

BHBP 9



AGUEDAL

1936

3

MARCHISIO

S O M M A I R E

L. JUSTINARD	LES PROPOS DU CHLEUH.
LOUIS PIZE	Poèmes.
GABRIEL GERMAIN	Suite sur l'estuaire.
INNOCENT III	LES PROPOS DE L'INNOCENT.
FRANTZ FUNCK-BRENTANO ...	La mère du Régent et le théâtre.
HENRI BOSCO	L'enfant devant les Muses.
VINCENT BERGER	La Rhela.
HENRI BOSCO	L'Ane Culotte, III

CHRONIQUES

LES LETTRES

Pages choisies	SAINT-AMANT - HENRY BORDEAUX
Chronique-éclair	
Sélections et commentaires	<i>Paul Valéry</i> , par HENRI BOSCO ; <i>Jean Schlumberger</i> , <i>Rainer Maria Rilke</i> , par GUI MEMOIRE ; <i>Tancrède de Visan</i> , par JACQUES BALAY ; <i>Gabriele d'Annunzio</i> , <i>Maurice Barrès</i> , par CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.
Chronique marocaine	<i>Jules Borély</i> , par J. WIBAUX ; <i>P. de Cénival</i> et <i>Ph. de Cossé Brissac</i> , <i>Robert Ricard</i> , <i>Paul de Laget</i> , <i>Odette du Putgaudeau</i> , <i>Diégo</i> , <i>Jean Célerier</i> , <i>Frank Llyod</i> , par EMILE BOUBEKER.

LES ARTS

La Musique	<i>Tombeau de Paul Dukas</i>
Pour les Bibliophiles	<i>Camille Josso</i> , par CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.
Le Cinéma	<i>Quinze films : films russes, Jacques Deval, Marc Allégret, René Clair, H. G. Wells, Charlie Chaplin, les frères Marx, Frank Capra, Clarence Brown, Max Reinhardt</i> , par MARY BRENTÔME.

S. A. L. A.

Société des Amis des Lettres et des Arts

C. O. H. Bosco, avenue de Marrakech

Ch. Post. : S.A.L.A., N° 122.95 (Rabat)

Sous le patronage du Résident général de France au Maroc, du Général commandant les troupes au Maroc, du Premier président de la Cour d'Appel de Rabat, du Directeur général de l'Instruction Publique au Maroc,

Sous le patronage littéraire et artistique de Jacques Copeau, Georges Duhamel, André Gide, Edy Legrand, Docteur Mardrus, Albert Marquet, Henry de Montherlant, Jules Romains, Jean Schlumberger,

assure la venue au Maroc de conférenciers de la Métropole

édite AGUEDAL, revue littéraire paraissant six fois par an.

AGUEDAL ne publie en dehors des pages choisies que de l'inédit.

AGUEDAL sollicite, pour chacune de ses chroniques, la correspondance de ses abonnés.

Les ouvrages pour comptes rendus, les services d'échange et les manuscrits doivent être envoyés à HENRI BOSCO, avenue de Marrakech, Rabat.

Rédaction : HENRI BOSCO, CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

**NOUS AIMONS LE MAROC, NOUS LUI
GARDONS NOTRE CONFIANCE.**

C'est un magnifique pays. Il a été lancé sous l'impulsion de l'esprit. Depuis lors, les temps sont devenus fort durs, et, naturellement, y prédominent les soucis matériels. N'est-ce pas une raison de plus pour tenter un effort qui contribue à maintenir intacte la part de l'esprit qui l'a créé ?

L'on s'adresse à tous ceux, connus ou non, citadins ou blédards, Européens ou Indigènes, solidaires d'une même œuvre, attachés pareillement à sa prospérité et à sa beauté, qui ont à cœur de conserver, d'enrichir ce patrimoine.

**CAR IL IMPORTE DE SAUVEGARDER,
SURTOUT SUR CETTE TERRE D'AFRIQUE,
LES POSITIONS DE L'ESPRIT.**

Il serait maléfisant de laisser écarté celui-ci des tâches matérielles, injuste de voir de purs matérialistes en ceux qui travaillent pour nous tous.

**LE MAROC, OU MONTENT DES GENE-
RATIONS NOUVELLES, SE DOIT DE PRENDRE
CONSCIENCE DE SA VALEUR SPIRITUELLE,
DE FAIRE CONNAITRE, EN CE DOMAINE,
LE SON DE SA VOIX.**

C'est ce sentiment de défense spirituelle, d'amitié franco-marocaine, qui nous a inspiré l'idée d'entreprendre une double tâche :

Provoquer la venue, comme conférenciers, de représentants qualifiés de la culture française ;

Fonder une revue qui serve de lien réel entre tous ceux qui partagent déjà notre ambition.

Des CONFERENCIERS notables seront appelés, suivant un programme établi au début de l'année. Ils seront accueillis par un auditoire préparé.

Une Revue Littéraire paraissant six fois par an

A G U E D A L

Un de ses buts capitaux sera de maintenir entre les différentes villes du pays, entre les villes et le bled, qui souvent se connaissent mal encore, une liaison amicale. En symbole de cette liaison, une place est réservée, dans chacune de ses chroniques aux *correspondances des abonnés*, tous invités à faire connaître, à confronter leur sentiment sur les spectacles auxquels ils auront assisté, les livres qu'ils auront lus, les expositions qu'ils auront visitées.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

On peut souscrire :

1° Un abonnement de 40 frs., donnant droit annuellement aux six numéros de la revue Aguedal.

2° Un abonnement de 70 frs., donnant droit annuellement aux six numéros de la revue Aguedal et, pour une personne, à l'entrée aux cinq conférences.

3° Un abonnement de 100 frs., au minimum, dit « abonnement de Donateur », donnant droit (en plus des six numéros de la revue et des cinq conférences) à la participation à toutes les autres manifestations organisées par la S.A.L.A.

Observation. — Les Donateurs et les souscripteurs à l'abonnement de 70 frs, pourront prendre, pour les membres de leur famille, un ou plusieurs abonnements supplémentaires de faveur, pour les cinq conférences, au prix de 30 francs par personne.

Abonnement pour l'étranger. — (les six numéros d'Aguedal seulement) : 50 francs.

Nom

Adresse

Envoyer le bulletin au trésorier de la S.A.L.A., Chèques postaux : S.A.L.A. n° 122-95 à Rabat.

ELIANE JALABERT - EDON

ITINÉRAIRE AU MAROC

dix dessins rehaussés en couleurs

tirés à 200 exemplaires sur les presses de Demoulin

En vente à Paris, chez Berger-Levrault ;
à Casablanca, chez Farraire ; à Rabat, chez Cousin
120 francs

SALLE DE LA MAMOUNIA

(RABAT)

exposent

Du 5 au 11 novembre, Marcel Vicaire

Du 12 au 18 novembre, Edgar Boheman

Propos du Chleuh

*Ce n'est pas moi qui ne veux pas, mon pays, demeurer chez toi.
C'est que mon pain quotidien n'est pas chez toi. Il est ici.*

Un Chleuh de la banlieue de Paris a dit ces vers qui expliquent d'une manière émouvante un fait social digne d'attention : la nécessité, pour les Marocains du Sud, de quitter temporairement leur pays pauvre, pour gagner la vie de leur famille. On a réuni quelques vers, illustrant la cause et l'effet, la pauvreté du pays et l'exil de ses habitants.

La pauvreté, c'est surtout le manque d'eau :

*Plus d'eau que de terre ont certains.
Nous, c'est plus de terre que d'eau.
On n'a pas, dans notre montagne, avec justice fait les parts.*

*Où tu n'es pas troublé par la chanson des eaux,
C'est un méchant pays.*

*Il n'est rien de meilleur que l'eau et l'œil de l'homme.
Où que soit un ami, l'œil se pose sur lui.*

*L'eau pour laver mon visage
A plus de valeur pour moi que l'eau que je bois.*

L'exil, comment s'y adapter, comment s'en consoler ? Des dialogues entre celui qui reste et celui qui est parti, ou qui veut partir, tel est le thème des textes suivants :

*L'étranger n'a qu'à obéir.
Il n'a qu'à être soumis aux gens du pays.
Quand on en est arrivé à sentir l'oignon,
Qu'importe qu'on n'en ait mangé que la moitié ?*

*La route, les chemins ni les biens du destin,
Je ne peux pas les souffrir, si c'est pour nous séparer.
— Ami, si nos cœurs sont unis, la route a beau nous séparer.*

*Je ne peux pas te souffrir, bateau des Roumis,
Qui prends tous ceux de chez nous dès la puberté.*

*La montagne de Paris, je suis forcé d'y aller.
C'est là qu'il y a l'ami auquel j'ai juré.
Quand le voyage a mûri, plus de repos pour l'esprit.*

C'est ce que chante celui qui a un ami à Paris et qui médite d'aller l'y retrouver — en fraude, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen pour qui n'est pas acrobate ni marabout — cependant que, dans un village du Sous dépeuplé de ses jeunes gens, une jeune fille chante :

*Depuis le jour que le navire
A emporté les fils d'amour,
Le temps languit.*

Un mot qui revient souvent dans ces vers demande un commentaire. On l'a traduit par « pain quotidien », « biens

du destin ». C'est le mot « larzaq », qui vient du verbe arabe « rzeq » : « pourvoir des choses nécessaires à la vie ». Dieu est le pourvoyeur. « Larzaq » ce sont les biens qu'il a destinés à chacun de nous de toute éternité. Ce serait le fatalisme. Mais le fatalisme apparent des Chleuh sait bien que rien ne se fait tout seul, et que tout a une cause :

*Il faut au forgeron du vent dans son soufflet pour couler le fer au creuset.
Il lui faut pour le travailler, une enclume avec des marteaux,
Des tenailles pour le saisir. Rien que pour forger les outils pour les travaux.*

Cette image des causes, il est bien remarquable de la trouver dans Saint Augustin, aussi directe, et si berbère :

« Dans l'atelier d'un forgeron, vous n'osez blâmer les soufflets, les enclumes, ni les marteaux... On dit : ce n'est pas sans raison qu'on y a placé les marteaux ».

C'est dans le Commentaire, sur le Psaume 148, traduit par M. Louis Bertrand, dans « Les plus belles pages de Saint Augustin ». Il est bien curieux de confronter certains de ses textes avec ceux du poète chleuh. De celui-ci est ce dialogue :

*Les biens qui nous sont destinés sont dès avant notre naissance.
Pourquoi donc te tourmenter, sot ? ne sais-tu pas que tout est écrit sur la
[Planche ?
— Je n'ai jamais vu, sans une raison, les biens du destin venir à quelqu'un.*

*Un qui se fie à Dieu dépiquera sa gerbe.
Un qui hésitera n'en aura pas un grain.
Si Dieu te l'a donné, nul ne peut te l'ôter.
Si Dieu te l'a ôté, nul recours à chercher.*

Et de Saint Augustin, qui a dit : « Celui qui t'a créé sans toi ne te justifiera pas sans toi », cette belle prière :

« Seigneur, nous nous appuyons sur votre promesse, et qui pourrait nous en ravir l'effet ? Si Dieu est pour nous, qui peut être contre nous ?... Puisque vous nous avez appris par un don de votre grâce, que c'est même un don de votre grâce, de ce que nous vous demandons... Tant que je verrai que vous n'avez pas retiré de moi l'esprit qui forme en moi mes prières, je serai assuré que vous n'avez pas retiré votre miséricorde de dessus moi ».

Saint Augustin, le grand Berbère, le Docteur de la Grâce, en somme un grand Sidi, que pourraient prendre pour patron les Chleuh de la banlieue. Est-il exagéré de souligner la persistance de l'esprit berbère à travers les siècles ? Et n'est-il pas piquant que ce grand saint ait trouvé pour peintre et pour traducteur M. Louis Bertrand « qui, chacun sait ça, n'aime pas les Sidis », comme disait Jacques Bainville, dans une de ses dernières chroniques de Candide, sur la belle Histoire d'Espagne de M. L. Bertrand.

CONTE

Le sultan, le vizir et le potier

Il était une fois un sultan avec son vizir et son fqih.

— Quelle est, leur dit le sultan, la pire des choses sur le toit du monde ?

— Il n'est rien de plus mauvais, dit le vizir, qu'une mauvaise femme.

— Il n'est rien de plus mauvais, dit le fqih, qu'un mauvais voisin.

— Il n'est rien de plus mauvais, dit le sultan, que d'être affligé par le manque de sagesse.

— Allons, leur dit le sultan, consulter les gens, à la porte de la ville, au sujet de cette affaire, où le premier qui passera décidera.

Voici qu'entre dans la ville un potier vendant des pots.

— Arrête, ô cette créature, dit le roi, c'est toi qui vas décider ce sur quoi ils sont trois à disputer.

— Laissez-moi, Monseigneur, aller vendre mes pots!

— Non, il faut, dit le sultan, que tu juges ce différend.

— Quel différend, Monseigneur ?

— Quelqu'un a demandé quelle est la pire chose sur le toit du monde. L'un a dit une mauvaise femme. L'autre a dit un mauvais voisin. L'autre a dit manquer de sagesse.

— Monseigneur, dit le potier, une mauvaise femme, on la chasse si elle ne vous plaît pas. Un mauvais voisin, si on ne peut pas le faire déménager, on déménage soi-même. Il n'est rien de plus mauvais sur le toit du monde que d'être affligé par Dieu du manque de sagesse.

Or, le roi dit au potier :

— A cause de cela que tu as jugé, je vais te faire une faveur et te donner de l'argent, ô potier, en quantité non petite.

— Je jure par Dieu, dit le potier, avec la permission de Monseigneur, je n'ai pas souci de l'argent. Mais que Monseigneur me donne le droit de vendre les pots pour la hediya le jour de l'Aïd.

Le sultan donna au potier le droit de vendre les jarres où le beurre est renfermé pour la hediya le jour de l'Aïd.

Il les vendait deux douros. Tout le monde en achetait. Voilà que vient le vizir acheter cent jarres.

Le potier dit :

— Qui es-tu, ô cette créature ?

— Je suis le vizir du roi, tu vas commencer par moi.

— Si tu es le vizir du roi, moi, j'ai la parole du roi. Toi, tu n'auras mes pots que pour quatre douros. Ou tu ne me les paieras pas. Mais à cette condition-là, de me transporter sur ton dos, devant le roi, quand je ferai ma hediya.

Voilà le potier, les gens qui vient... pour la hediya.

Tous les gens sont à cheval avec leurs caftans.

Et voilà le potier au manteau rapiécé. Il appelle le vizir pour le porter sur son dos jusque devant le sultan.

— Que Dieu bénisse les jours de Monseigneur.

— Que veut dire ceci, ô potier, dit le roi ?

— C'est par votre ordre, Monseigneur. Que Dieu bénisse les jours de Monseigneur.

— Que de ce jour, a dit le roi, le potier devienne vizir. Et que le vizir soit potier. Un que Dieu afflige du manque de sagesse, il ne vaudra jamais rien.

L. JUSTINARD.

Poèmes

Violettes

*Des violettes, pauvres fleurs
Qui scintillaient dans l'herbe où marcha mon enfance,
Le parfum survit aux couleurs,
Et sous un ciel de fer entretient l'espérance*

*Que l'enfant, revenu dans l'ombre du coteau
Où riront les saisons nouvelles,
Et respirant les fleurs qui couvraient son berceau,
Reposera longtemps près d'elles.*

Soir

*J'ai vu l'azur craintif dissoudre les nuages,
Et votre cœur s'éveille et lentement sourit,
Sombres pins déployés aux cîmes des rivages,
Jardin triste où la rose en décembre fleurit.*

*Mais bientôt, dans les flots, le soleil va s'éteindre ;
Chaque soir, l'alcyon s'exile sur la mer,
Trop loin pour que mon rêve ait jamais pu l'atteindre ;
Je reste au port, captif de l'ombre et de l'hiver.*

Cimetière en Tricastin

*Tous les parfums d'avril enivrent ton sommeil,
Quand tes fuseaux touffus, bienheureux cimetière,
Tissant d'un fil de nuit leur trame de lumière,
Arrêtent sur les prés la marche du soleil.*

*Quand neige l'aubépine à travers les allées
De tombeaux plus petits que l'herbe haute en fleur,
Sois le jardin si calme où parlent à mon cœur
La couleur et l'accent des heures exilées,*

*L'oasis où m'accueille, entre tes murs croulants,
Quelque étrange présence, indulgente et fidèle,
Tandis qu'en plein azur jaillit comme une stèle
Ton carré de cyprès bordé d'oliviers blancs.*

LOUIS PIZE.

Suite sur l'estuaire

I

Depuis l'autre courbe du monde le vent de nuit pousse la nue.
Une barre de ciel durci presse la barre des écumes.
Depuis l'autre courbe du temps le vent de nuit pousse la
[houle.

*
**

La houle, la haute et large et pesante houle
A balancé les corps des siècles autour du monde ;
Et dans les gouttes de la brume, le sel des temps décomposés
Reflue jusqu'au sang de nos souffles.

Terre ardente des premiers feux,
Encore moite des nébuleuses,
Terre d'eau et de fournaises
Et de tempêtes sidérales,
O ma terre, folle de jeunesse

Et de ta rumeur dans l'espace,
 O ma terre, je te respire,
 J'ai ta saveur dans ma bouche,
 O ma terre, je t'ai toute en moi !

Ce vent, jeté d'entre les astres,
 Soufflait ainsi sur ta naissance.
 Le fond des cieus coule sur mes lèvres,
 Tout frais encore d'éternité.

*
 **

Un oiseau lourd s'enlève contre la venue des brumes.
 Il crie, et sa fureur a suspendu les temps ;
 La colline des mers recule sur le souffle des mondes.

Vol perdu, que le vent détourne sur la vague !
 L'instant rebelle est rentré dans les siècles..
 L'épaule de l'univers appuie les nuées.

II

Ni cieus, ni porte aux clous serrés n'ont clos l'espace
 [autour de ma nuit.

J'écoute.
 La barre a pris au mors le fleuve cabré ;
 Les sabots claquent au luisant des rochers ;
 Le flot clapote à son front obstiné ;
 Une poussière d'océan s'envole.

J'écoute.

Derrière la vague, et l'autre vague, et les autres encore,
Et par derrière l'Atlantique,
Eaux fiévreuses d'entre Orénoque et Amazone,
Glaces poussées des pôles,
Echos de Horn, chutes de forêts pourrissantes,
Frôlement de falaises,

Je vous écoute...

Je vous écoute...

Gémissement de l'univers, ou bien n'ai-je rien entendu ?

*
**

O vue qui perces entre les astres !
Espace que l'âme abolit,
Fissure du temps qu'elle écarte,
Cime de la nuit qui s'arrache !

Je touche l'univers de la face.
Il est là, au-dessus, pour moi.
Rien entre les cieux et mon souffle.
Leur silence entre dans mon silence,
Et sa joie coule dans ma joie.

Les cieux, les cieux se taisent ; les cieux se taisent.
Les mers, les nuits sont mortes. — O mon silence !

III

Le matin s'est penché sur l'enfance des vagues.

Elles se tiennent par la main comme les toutes petites,
En tresses longues et flexibles ;
Et sans marquer de traces, elles font un pas sur le sable.

Des yeux, le matin suit leurs yeux sans ombre.
Ils se regardent curieux et se sourient.

Le matin s'est assis au milieu de la dune.

Il rit.

Le vent s'arrête.

Et les toutes petites,

En tresses longues et flexibles.

S'en vont, à pas menus, par le porche du ciel,

Fermer la ronde des ondes.

GABRIEL GERMAIN.

Propos de l'Innocent

— On se met d'accord sur un quiproquo : c'est ce qu'on appelle se connaître.

— Il y a de petits talents qui font oublier de grands vices et des méfaits précis. Tel qui a trahi son pays gagne quelque indulgence parce qu'il sculpte habilement des marrons.

— La sagesse consiste à ne rien attendre que de soi-même. Elle est une des formes de la modestie.

— Il est des gens qui, en parlant, ajoutent à la vérité, d'autres qui y retranchent : personne ne la laisse intacte. Ne serait-elle que fiction?... Peut-être un mauvais rêve.

— Il n'y a pas de haine sans envie, ni d'envie sans quelque malchance. Nous touchons à la Grâce.

— Il se rencontre des gens à qui, si l'on veut attaquer une canaille, il ne faut jamais dire que c'est une canaille. On préparerait une alliance.

— Ce qui fait le charme du monde, c'est qu'il est mal administré (mais, hélas ! pour combien de temps encore ?...)

— On dit d'un galant homme qui, par malheur, commet un impair : « Il s'est oublié ».

On le dit aussi de certains pour qui ces sortes d'oubli sont la seule chance d'avoir, par hasard, un moment de charme.

— On ne peut montrer de l'esprit qu'aux dépens de son cœur, du moment qu'on brille toujours aux dépens des autres.

— On ne vit pas sans compromis, c'est-à-dire sans se compromettre.

— Il arrive, mais rarement, qu'on se surprenne à ne pas vivre; et ce sont les seuls moments où l'on vive. Car on ne se surprend pas à vivre : on vit.

— Il est vain de douter de quelque chose tant que l'on n'a pas su douter de tout, mais on ne peut douter de tout qu'à la condition de douter de soi-même...

— Il existe un état supérieur à l'Amour, et c'est de l'aimer. Cela demande pas mal de courage et peut-être aussi, profondément, le goût du vice. Je parle d'un vice de l'âme avec toutes les opérations de l'esprit.

— Nous avons raison de nous plaindre. Présentement, la vie intérieure est un lieu de silences. Beaucoup (et qui n'osent le dire) trouveraient souhaitable qu'elle fût accompagnée, pour le moins, par des chuchotements de consolation. Au milieu des pires douleurs, on n'entend que la voix de M. Homais.

— On ne s'étonne pas assez de vivre ; on s'étonne trop de mourir.

— De combien de gens pourrait-on dire : « Sa bonté s'arrêtait au point précis où l'on voyait sa vertu apparaître, ni haut, ni bas, juste au niveau du médiocre ».

— L'homme qui pense amèrement, quel que soit son génie, commet le péché capital du mépris de la vie. Pour profonde que soit une pensée, elle ne vaut jamais un moment de bonheur. Qu'un homme puisse, fût-ce fugitivement, se sentir heureux, n'est-ce pas en faveur de l'homme?...

INNOCENT III.

La mère du Régent et le théâtre

Elisabeth (en allemand *Lise*) - Charlotte de Bavière, familièrement *Liselotte* — fille de l'Electeur palatin Charles-Louis, épousa en novembre 1671 le duc Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, demeuré veuf par le décès de la délicieuse petite Henriette d'Angleterre, que la magnifique oraison funèbre de Bossuet a immortalisée. Leur fils, le duc de Chartres, deviendra régent de France sous la minorité de Louis XV.

Le frère du roi était titré *Monsieur* tout court, et sa femme *Madame*. Ainsi est-ce à tort que la plupart des historiens appellent la femme de Philippe d'Orléans la « *princesse palatine* ». La princesse palatine était sa tante, Anne de Gonzague, femme du prince palatin Edouard ; c'est *Madame Palatine* qu'il convient de la nommer.

La Palatine tient une grande place dans notre histoire du XVII^e siècle par l'innombrable correspondance dont elle accablait principalement ses parents d'Allemagne, des milliers de lettres : le savant allemand Hans-F. Helmolt en a compté 3.857 publiées jusqu'en 1909 ; et depuis lors, bien d'autres ont été mises au jour.

Ces lettres, presque toutes en allemand, donnent une vivante et pittoresque peinture de la Cour de Louis XIV. Sainte-Beuve note très justement qu'elles forment un utile pendant aux mémoires de Saint-Simon, et si l'œuvre du célèbre mémorialiste a plus d'ampleur, de tenue, ouvre de

plus larges et lointaines perspectives, les lettres de la duchesse d'Orléans ont l'avantage d'avoir été rédigées sous une impression immédiate, directe, encore toute vive des faits relatés, tandis que le noble duc écrit bien des années après les événements qu'il raconte.

L'œuvre de la Palatine est de nos jours très populaire en Allemagne, à cause de l'attachement que la noble dame conserva, parmi les splendeurs de la cour de Versailles, aux mœurs, coutumes, usages, particulièrement à la cuisine de son pays d'origine.

Liselotte avait à Versailles deux grands plaisirs : la chasse à courre, qu'elle suivait à cheval, et le théâtre ; le théâtre tel qu'il était pratiqué à la Cour du Roi, où, comme de nos jours, seuls les acteurs paraissaient sur la scène, tandis qu'à Paris celle-ci était encombrée de spectateurs qui s'y installaient « par bandes », ce qui gâtait, aux yeux de notre duchesse, l'effet et le charme de la représentation. On le croît sans peine.

La grosse allemande qu'était Madame palatine ne laisse pas d'ailleurs de faire preuve de goût et de délicatesse en ses jugements sur notre grand théâtre classique. La tragédie de Corneille qu'elle admire le plus est *Polyeucte*, en quoi elle avait du mérite, étant donné son extrême réserve vis-à-vis de tout ce qui relevait du domaine religieux. Vers 1677-1680 les théâtres de Paris reprenaient les premières comédies — très charmantes en vérité — de Corneille, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Suivante*, *la Place Royale*... De Versailles, Liselotte se déplaçait spécialement pour en suivre les représentations. « C'est mon plus grand amusement », écrit-elle. « De ces reprises le pauvre Corneille est si heureux, dit-elle encore, qu'il m'a assuré en être rajeuni et vouloir encore écrire une jolie comédie avant de mourir ».

De Racine, Madame exalte *Esther* et *Athalie*, bien que

pièces religieuses et créées sur l'initiative de Madame de Maintenon que Liselotte avait en horreur. « Elles sont extraordinairement belles, écrit-elle, et il ne s'y trouve pas de sot bavardage ».

La pièce de Racine que Madame aime le moins est *Bérénice* ; elle en écrit en termes intéressants : « Je ne puis souffrir que Bérénice aime encore Titus, quand elle voit qu'il est las d'elle et la renvoie à son rival. Les cris qu'elle pousse à ce sujet m'impatientent. Elle aurait dû accepter gentiment le roi de Comagène (Antiochus) et mépriser Titus ». La Palatine ajoute : « J'ai souvent vu représenter cette pièce sans savoir que les amours de notre roi et de Marie Mancini en avaient fourni le sujet ».

La pièce de Molière que Liselotte plaçait au premier rang était *le Misanthrope*, en quoi elle faisait encore preuve d'un jugement délicat ; celle qu'elle aimait le moins était *le Malade imaginaire*, bien qu'on s'y gaussât des médecins dont Liselotte ne cessait de médire. En date du 1^{er} novembre 1698 la Palatine parle d'une représentation du *Bourgeois gentilhomme* donnée à Versailles le jeudi précédent, devant un auditoire composé des petits-enfants de Louis XIV : « Le duc de Bourgogne (16 ans) en perdit sa gravité habituelle, il riait à en avoir les larmes aux yeux ; le duc d'Anjou (futur roi d'Espagne) alors âgé de 15 ans, immobile, la bouche bée, comme en extase regardait la scène fixement ; le duc de Berry (12 ans) riait à en tomber de sa chaise ; quant à la duchesse de Bourgogne (dans sa 14^e année), qui sait mieux dissimuler, elle se tient fort bien au début, riant peu, se contentant de sourire, mais de temps en temps elle s'oubliait et se levait de sa chaise pour mieux voir, bien amusante en son genre ».

Gentil tableautin de la petite famille royale à une représentation de Molière.

Après le *Misanthrope*, la pièce du grand comique préférée de Liselotte était le *Tartuffe*. La Roquette, évêque d'Autun, passait pour en avoir fourni le modèle, mais les Allemands voient l'original du *Tartuffe* en la personne du Président de Lamoignon et ont même, sur cette donnée, composé une comédie, *das Urbild des Taruffe's* (*l'Original du Tartuffe*) que nous avons vu représenter, attribution qui se trouve dans la correspondance de la Palatine (lettre du 6 juin 1700) : « Les dévôts ont trop de pouvoir en France pour permettre qu'on les tourne en ridicule, ce qui me fait penser à un trait ingénieux de Molière. Après une première représentation du *Tartuffe* la pièce avait été interdite par le Président du Parlement, Lamoignon de Basville, lequel avait forte réputation d'hypocrisie. Molière parut sur le devant de la scène pour dire :

— M. le Premier Président a interdit *Tartuffe* ; il ne veut pas qu'on le joue ».

Et toute la salle d'éclater de rire ; elle avait sitôt démêlé la malice du grand comédien. Quant aux *Femmes savantes*, que Liselotte vit représenter plus de vingt fois, elle les savait quasiment par cœur. Quant la duchesse du Maine voulut faire jouer la pièce chez elle par ses familiers, le célèbre acteur Baron fut chargé de faire répéter le rôle de Trissotin à Pardaillan de Gondrin, qui était, par son père le duc d'Antin, petit-fils de la marquise de Montespan. Ce Pardaillan de Gondrin passait pour avoir de lui-même une opinion qui ne laissait rien à désirer. Baron lui dit :

— Monsieur, pour jouer le rôle de Trissotin il faut bien vous mettre dans la tête que vous êtes le plus grand fat du monde.

Liselotte assiste à une représentation de *l'Avocat Pathe- lin* « une très belle pièce jouée dès le temps de François 1^{er} », écrit-elle. La pièce était donnée en lever de rideau à une re-

présentation de *Britannicus*. Elle voit représenter le *Joueur* de Regnard : « Nous avons beaucoup ri, bien que la pièce ne signifie pas grand chose. Le *Joueur* y est figuré au naturel. Quelques scènes reproduisent des faits réels dont les acteurs sont des personnes que nous connaissons tous ».

Puis ce sont les comédies de Le Sage : *César Ursin*, *Crispin rival de son maître*, *Le Légataire universel*. Cette dernière ne lui plaît pas. « Je ne puis souffrir le *Légataire* ; tout Paris est charmé de cette comédie où je ne trouve rien de plaisant ».

En revanche, dès la première de *l'Œdipe* de Voltaire, à une époque où le renom du jeune Arouet se dessinait à peine. Liselotte salue en la tragédie nouvelle une œuvre magnifique.

Eprise de théâtre Liselotte n'aimait cependant pas beaucoup l'Opéra : « Je ne suis pas encore lasse des tragédies et comme on n'entend plus guère exprimer de beaux sentiments qu'au théâtre, j'y vais volontiers pour assister à cette rareté ; très volontiers également j'entends jouer des comédies, mais de l'opéra je suis fatiguée ».

En matière musicale, pour allemande qu'elle croit être demeurée, Liselotte se range franchement du côté français dans la grande querelle entre la musique italienne et la musique française : « Je reviens de l'opéra. On donnait *les Ages* (un ballet), bien maniéré, à l'italienne ; je ne puis souffrir la musique italienne » (lettre du 19 février 1719).

Puisqu'il est question de musique arrêtons-nous au détail suivant, bien curieux s'il est exact : « À propos des chants luthériens, mon fils (le futur Régent), plus que jamais enfoncé dans la musique, a trouvé en un ballet du temps de Charles VII la mélodie du célèbre chant luthérien :

Von Gott will ich nicht lassen

Denn er lest nicht von mir...

(Je ne veux pas me séparer de Dieu, car Dieu ne se sépare pas de moi).

« Je suis persuadée, écrit Liselotte à sa tante la duchesse Sophie de Hanovre, que Votre Dilection ne chantera plus l'hymne en question à l'église, sans se dire qu'elle chante une entrée de ballet de la cour de Charles VII ».

En fait, de lectures, Liselotte allait de l'Antiquité aux romans les plus modernes, qu'elle disait lire avec d'autant plus d'intérêt qu'elle y trouvait plus de vérité que dans les livres des historiens.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO,

Membre de l'Institut.

L'enfant devant les Muses

M. Paul Valéry prétend que notre sensibilité devient chaque jour plus obtuse. Nous n'aurions garde de le contredire. C'est une vue de l'intelligence qui mérite qu'on s'y arrête. Une double insensibilité progressive semble en effet nous affecter, peut-être dangereusement. L'une se réfère aux messages émotifs qui nous viennent du monde environnant ; l'autre touche aux émotions purement intérieures, à l'être qui s'émeut de son propre mystère et des figures inattendues qui traversent son étendue secrète. Aux émissions qui nous attaquent du dehors, nous n'offrons que des points de pénétration plus rares et plus impénétrables. Les antennes de détection paraissent fatiguées et les fils vieilliss ne transmettent plus que de faibles courants. L'être n'en est guère touché. Quant à ses propres émissions, celles qui montent de lui-même, moins fréquentes moins électriques, douées d'un pouvoir vibratoire atténué, elles éclairent chaque jour moins de lampes et de peu de lumière. Ainsi le circuit du système sensible, parcouru par des trains émotifs rares et faibles, s'apaise peu à peu dans un engourdissement qui prélude au sommeil de la sensibilité. Pour compenser grossièrement cette diminution vitale, l'on intensifie chaque jour la sensation physique qui tend ainsi à envahir les retraites sacrées. Nous savons ce que valent ces excès et qu'ils nous laissent sans fraîcheur.

Cette fraîcheur, il semble cependant qu'elle soit indispensable à la bonne économie de notre âme puisque sa pri-

vation nous fait souffrir. Sans doute, ces torrents sentimentaux qui, depuis un siècle et demi, inondent l'Occident, ont-ils épuisé nos réserves de sensibilité. Les nappes souterraines sont à sec. Certes elles se referont ; en attendant, nous n'avons plus où boire et nous voulons nous désaltérer. Mais où trouver la source ? On s'est jeté sur des naïvetés voulues ; on s'est abaissé jusqu'au bégaiement. Ce n'étaient là que mauvaises grimaces et le pire manque de naturel marquait ces démarches puérides. On eût dit jeux de vieillards retombés en enfance.

Or c'est l'enfance qu'on cherchait. Dieu sait si, dès lors, on l'a étudiée, scrutée, décrite et même peinte, tant et si bien que souvent elle perd, dans ces enquêtes, sa figure d'enfance. Toute sa fraîcheur encore animale disparaît et sa tiédeur déjà humaine qui en font un état de la vie si charmant et, à la condition de n'y toucher qu'avec prudence, une précieuse école de l'être.

Car il n'y faut guère toucher ; et cependant on y porte toujours des mains lourdes, des pattes maladroites. Aussi arrive-t-il qu'on y tarisse ces sources de fraîcheur dont elle est fugitivement le lieu naturel d'émission et dont plus tard la privation nous sera douloureuse.

Le même poète prétend aussi que l'on s'est acharné, depuis des siècles, à tuer, dès les jeunes ans, en nous, toute poésie. L'enfance elle-même perdrait peu à peu de sa fraîcheur et, à une vivacité d'esprit spontanée toujours prise dans l'émotion, on substituerait sciemment une agilité à comprendre confinant à la roublardise, une tenacité à retenir assez indiscreète et un goût d'utilisation immédiate, qui achèveraient de porter jusqu'à ces terrains tendres les splendeurs de l'aridité. Si cette vue s'avère exacte, il serait séant de s'attrister.

Car sous des feux si perpendiculaires s'évanouissent en fumée ces hésitations de pensée, ces à peu près du souvenir, ces défaillances de raison, si utiles à la vie intérieure, où elles apportent tout ce sans quoi il n'est point de sage connaissance, je veux dire un jeu nuancé de couleurs spirituelles, l'atmosphère de l'intuition et les réserves de l'esprit de finesse.

Il paraît difficile de ne pas incliner à croire M. Paul Valéry.

Si le justifier en détail serait long, on peut tout au moins essayer de marquer des tendances, celles qui se font jour chez les enfants, sous la poussée intérieure du souffle de poésie. Sans aller jusqu'à ces murailles contre quoi ce souffle s'époumone en vain, se brise, meurt (pourquoi le nier ?), on peut trouver quelque intérêt à le saisir à son origine, sur la bouche même de l'enfance.

A examiner les enfants on constate en eux deux états d'âme contradictoires.

La plupart restent engagés dans le monde de la poésie. Ils y font des trouvailles ; ils vivent en contact avec la nature et eux-mêmes ; ils ne traduisent pas ; ils créent ; ils n'arrangent pas, ils acceptent.

Mais tous ont le désir d'accorder une forme à ces dons naturels et même d'imposer leur volonté à cette matière vivante qui, du dedans, leur est si merveilleusement livrée. Ils réclament des règles. Qu'on leur en fournisse et ils les appliquent avec passion. Ainsi, le cri jailli, ils veulent l'ordonner en chant : la poésie savante est née. Dès qu'on leur enseigne les rudiments de prosodie classique, le démon les agite de composer des vers. Déjà peut-être sont-ils plus artistes que poètes. A peine ont-ils écrit deux lignes que le souci les tourmente de bien compter les syllabes. La matière, ils ne l'inventent que rarement ; ils demandent qu'on la leur propose. Leur génie les porte vers la difficulté à vaincre

et leurs maladresses, souvent si gracieuses, les désolent. Ils vont ainsi à l'opposé de ce qui nous tente : ils s'efforcent de nous ressembler, alors que nous peinons en vain à retrouver leur naïveté admirable : deux démarches contraires et qui ne se rencontrent pas, car en eux ce qui nous enchante, le plus souvent, ce n'est pas la promesse de l'homme. Un enfant, pour chacun de nous, c'est, plus ou moins, toujours un témoin du paradis perdu. Et ce paradis, pour qu'il nous le rende, il suffit d'un mot dit de sa bouche et qui, prononcé de cette voix juste dont il conserve encore le secret, puisse atteindre à quelque point resté frais sous les sécheresses de l'âge.

Comme vous le voyez, je ne parle point ici de ces trouvailles atroces devant lesquelles les adultes grossiers s'extasient, à cause de leur inquiétante précocité. Il s'agit justement du contraire. Ce qui nous paraît précieux, ce sont ces paroles encore mouillées, ces mots tombés du nid, qui nous mettent soudain en présence des premiers mouvements de la chair et de l'âme. Mais ces confidences sont rares. L'enfance conserve jalousement ses secrets. Nous l'interrogeons mal et, dès que nous la questionnons, elle se met en défense. Aux grandes personnes, l'enfant presque jamais ne répond comme il se répondrait à lui-même. Il ne leur livre que l'indispensable : ou bien il invente sur place ce qu'il croit qu'on attend de lui. Et que désire-t-on qu'il donne sinon des marques de maturité ? Notre espoir n'est-il pas d'entendre de ces réflexions déjà sensées par quoi l'on puisse constater, avec une joie ridicule, que l'enfant est en train de devenir un homme ? Sur la langue de l'ange, un maxime d'épicier. Par prudence l'ange nous ment pour avoir la paix. Ne lui a-t-on pas dit, cent fois par an, d'être sérieux ? Il comprend que cela signifie : ne te laisse pas aller au caprice, défends-toi de la distraction, alourdis-toi, sois grave. Et il dissimule.

Il faut un élan de lyrisme, joie, douleur, inattention passionnée, pour que, dans un cri arraché, il nous livre de lui ces verbes d'ingénuité qui nous ravissent.

« Ah ! (écrit un petit garçon de douze ans) qu'elle est jolie, ma chambre ! et que je vais avec plaisir me coucher, et alors maman me délecte ».

Evidemment, il a voulu dire : elle me gâte. Mais par bonheur, il ne prononce pas ce mot péjoratif. Pour lui, cette mère, c'est son délice, « déliciolae », et un seul verbe issu de ce plaisir unique suffit à peindre tout le tendre de cet entretien passionné et naïf sous la lampe, avant l'adieu nocturne et le départ sur les mystérieuses distances du sommeil.

Un sens précis dessèche les mots ; on les comprend ; mais ils ne troublent plus. Ils ne sont que coquille creuse. Chez les enfants le fruit est resté au dedans. Les mots qui volent de leur langue se déforment (sens et matière) au contact de ce qu'ils veulent dire. Ils ne fixent pas une idée ; ils lui rendent son bruit, sa couleur, son goût, son parfum, sa puissance d'image. Ils annoncent surtout des états de plaisir, de joie, d'indifférence ou de douleur plutôt qu'ils n'étiquettent un objet matériel ou moral. On peut les presser ; ils sont juteux.

Or il arrive que les enfants les pressent eux-mêmes, si on les y oblige. L'un d'eux, âgé de douze ans, à qui l'on propose de définir le verbe « se dorloter » écrit ceci :

« se dorloter :
rester tranquille,
se plaindre,
se soigner, *en se chérissant beaucoup* ». (1)

(1) Michel C... Rabat.

Tout un tableau. Je ne sais rien de plus joli que ce commentaire du plaisir que l'on se donne à se traiter délicatement soi-même.

Le plaisir, les enfants le peignent généralement plus vif, comme un élan :

« C'était un soir (ah ! je m'en souviendrai) dans cette saison où les arbres deviennent d'or et où le vent est si propice aux cerfs-volants. Vent d'automne, grand vent, c'est le temps du cerf-volant »(1).

N'est-ce pas admirable ?

Un autre, plus paisible, évoque le lever du printemps :

« Maintenant plus de ces sources gelées, plus de neige et les jolis petits oiseaux chantent. Ils ne sont plus comme pendant la saison froide blottis sous un petit buisson, à l'abri de la neige, ils sont maintenant perchés sur les arbres et chantent à pleins poumons »(2).

Cet enfant, il est là tout entier ; on l'entend respirer et les pauses de son souffle marquent des touches d'émotion, le cœur qui hésite, et repart,, toutes les pointes du plaisir.

Les petites filles, elles, parlent avec plus de préciosité :

« Je vois dans les bois les petites feuilles qui courent sur leur côté ; on dirait des roues qui s'en vont où elles veulent ayant perdu leur charrette » (3).

Est-ce vu ? Est-ce inventé ? Je parie pour l'invention. Un garçon n'aurait jamais montré une telle ingéniosité devant des feuilles mortes. Toute la différence, je la vois en deux mots significatifs : « on dirait ». La suite est ravissante, mais comme un jeu subtil de l'esprit, où entre peut-être le désir d'attirer l'attention et de plaire.

(1) P... Rabat.

(2) D... Bourg.

(3) Dominique P.. Bruxelles.

Les garçons restent plus naïfs, et par conséquent plus directs.

« Et dans le frais matin, meurt un cœur de petit lapin » (1), dit l'un d'eux en racontant la mort du lièvre (qu'il transforme en lapin pour le rendre plus touchant). Le cœur y est.

Mais par contre, les garçons manquent de génie pour évoquer le soir et ses mélancolies, où l'ingénieuse fillette triomphe.

« Le soir arrive. Catherine est triste. Elle croit qu'un petit bonhomme la suit. Il a un costume rouge, des jambes vertes, un visage jaune. Il est si léger qu'il danse sur les brins d'herbe. Il la saisit par son tablier et elle croit qu'il va la jeter par terre tout à coup. Son petit frère Jean se serre contre elle ; ils sont dans les champs et voient au loin les bois, qui semblent noirs et Catherine croît apercevoir des petits bonhommes qui sautent sur les feuilles des arbres » (2).

Une sorte de petit chef d'œuvre fantastique. Mais Catherine m'inquiète un peu. Avec elle déjà nous vivons plus loin que l'enfance. Impression qu'on éprouve toujours en compagnie des fillettes qui, à égalité d'âge, parmi les garçons, paraissent singulièrement plus avisées. Elles mènent le jeu.

C'est pourquoi les grandes personnes doivent déjà compter avec elles. Les rapports que ces êtres subtils aiment lier avec nous décèlent souvent l'ambition d'être sérieux. Je n'en fournirai d'autre preuve que ce dialogue transcrit exactement et qui met aux prises, sur quelque question de théologie, une fillette de dix ans et un cuisinier .

(1) P... Rabat.

(2) Martine H... Ksiri.

Dans la cour d'un hôtel, du côté des cuisines, voix de marmitons.

On entend parler une petite fille :

LA PETITE FILLE. — Vous ne savez pas votre catéchisme ?

UN CUISINIER. — Que si.

LA PETITE FILLE. — Quest-ce que Dieu ?

Le cuisinier ne répond pas.

LA PETITE FILLE. — Vous voyez bien que vous ne savez pas votre catéchisme. Qu'est-ce que le signe de la croix ?

Le cuisinier ne répond pas.

LA PETITE FILLE. — Faites le signe de la croix.

Le cuisinier ne fait pas le signe de la croix. Il se borne à dire :

— Faites voir, vous.

Et puis, il demande :

— Quels sont les péchés capitaux ?

La petite fille hésite un instant. Enfin elle dit :

— La gourmandise...

LE CUISINIER. — C'est ça..

Il soupire. On n'en entend pas davantage.

Où sommes-nous ? On ne sait plus. Est-ce le cuisinier qui a reculé vers l'enfance ou la fillette qui a fait un bond en avant jusqu'à l'âge du cuisinier ? Nous jouons la comédie sur les confins d'un âge intermédiaire, féérique, irréel, comme excellent à en créer ces petites âmes à la fois tendres et averties.

Là gît peut-être le plus clair de leur poésie propre que, par un privilège singulier, elles conservent bien souvent au-delà de ces jours où il était naturel qu'elle naquît.

Car, pour ce qui est des garçons, ce don de création, la plupart le perdent bien vite. Sans doute éprouvent-ils trop tôt le besoin de se rassurer.

Neuf fois sur dix, ceux qui, déjà piqués par l'aiguillon du bien faire, cherchent la perfection, c'est à la banalité qu'ils aspirent. De là ce souci des contraintes extérieures qui répond à un désir latent d'être guidé et décèle un penchant inné à l'obéissance. Ils sont déjà orientés vers l'ordre. Rien pour eux n'a prestige égal à celui de la règle. C'est pourquoi ils apprennent avec passion les lois arbitraires de la prosodie. Ils devinent qu'elle est un jeu, un jeu mystérieux, auguste, dont les commandements ne se discutent pas, et d'ailleurs un jeu admirable, puisqu'il les prive de liberté. Les voilà rassurés en face des poussées lyriques : il écrivent des vers. Et tous veulent en faire. Il suffit de leur suggérer ce dessein et, aussi précisément que possible, quelques thèmes bien rebattus. L'idée ne leur vient pas de surprendre en eux le motif de leur chant. Ils se détachent tout à coup de leur poésie intérieure : ils sont pris par l'enchantement de la musique. Faut-il le déplorer ? Certes la poésie y perd à coup sûr, sans que l'art y trouve le moindre bénéfice.

Cependant, cette poésie donnée, presque jamais l'enfant n'en a conscience. Il est poète comme il est enfant. Encore sait-il qu'il est enfant, alors qu'il s'ignore poète. Or, dès qu'une forme solide se propose à lui, le souci de beauté le prend. Avec cet instrument étrange, inhabituel, il a le sentiment qu'il doit exprimer un monde nouveau, non plus cet univers concret des besoins quotidiens, qui est prose, mais un royaume à part. Il n'y découvre rien de spectaculaire ; la poésie n'est pas essentiellement peinture. Ce qui en arrive est un chant. Par ce détour, il retrouve la poésie, une poésie apparemment différente de celle qui repose en lui ; il rencontre le chant. Et il va s'essayer à chanter.

Si sa bouche d'abord est maladroite, nul n'en sera surpris.
Mais il en sortira pourtant, naïve et imparfaite, une musique.

Naturellement, c'est à la plus gauche que vont les préférences des bons juges ; les vers faux (faux selon le canon classique) ont des charmes certains, sur ces lèvres puériles :

*Une chute mêle sa chanson mélancolique
Au très doux bêlement du troupeau de moutons.*

Mais il est des enfants qui, d'emblée, trouvent les grandes coupes :

*Calme et silencieux nous voyons sur la plaine
Descendre lentement le manteau de la nuit...*

Ici les césures tombent exactement, à travers une harmonie lamartinienne. On peut préférer des mouvements plus imprévus :

*On n'entend plus les chants des oiseaux dans les blés
Mais la couleur vive du ciel est magnifique.*

Hélas ! Nous ne recevrons plus désormais en ces vers enfantins les dons de la poésie jaillissante. La découverte d'un rythme régulier entraîne la plupart des enfants loin d'eux-mêmes en qui seulement elle gît.

Mais quelques-uns, d'oreille juste, arrangent agréablement les sons :

*C'est midi au clocher de mon petit village,
Là sur le vert gazon par le berger gardé,
De beaux troupeaux de bœufs s'en vont au pâturage...*

Ailleurs :

*Depuis ce matin je promène
La poule et ses jeunes poussins,
Qui s'amuse dans le lupin.*

Parfois un beau vers éclate :

*Le roi du ciel paraît...
Il monte lentement hissé par des fils d'or.*

Toutefois il semble bien que les grands rythmes, et surtout la solennité de l'alexandrin, conviennent peu aux lyres de l'enfance. Leurs cordes veulent des mètres plus courts (ce qui est naturel) et il arrive alors que le chant quelquefois puisse nous émouvoir. Mais presque toujours, pour atteindre aux lieux d'émotion, il abandonne les chemins classiques. Sans doute n'est-ce point calcul mais soit défaillance, soit aussi sentiment obscur et juste d'un autre rythme plus subtil.

*Le soir tombe, lent et triste
Et plein de lassitude.
Tout respire la solitude
Les arbres sont de bistre.*

*La chouette hulule sur le pin
Le chien somnole dans sa niche
En rêvant bataille de caniche
Et l'écureuil attend le matin.*

*Les barques sont dans le port
Les filets dans les hangars
On n'entend plus les canards
Car à la ferme, tout dort.*

*Dans la campagne tout est sombre
Et au val profond
Les nuages font un plafond
Car sur tout le soir étend son ombre.*

Rythmes impairs et rimes libres, par leur seule influence, donnent à ce petit poème un charme tout musical en accord avec le thème du soir.

Thème qui, chez un autre, a soulevé exceptionnellement un souffle plus ample.

*Lisant, sous le figuier, une belle aventure
Qui me transporte au loin, au pays des lutins,
Je ne m'aperçois pas que la nuit doucement
M'entoure de ses voiles finement brodés d'or.
Le soleil s'est caché, au loin, dans la verdure
Verdoyante et splendide d'une forêt de pins.
Chacun reste chez soi tranquille, et en chantant.
Maintenant plus un bruit sur la plaine car tout dort.*

Dans ces deux essais, ne semble-t-il pas que, par le seul mouvement du chant intérieur (les images ne comptant guère), nous touchions de nouveau à cette poésie dont la prosodie enseignée avait détaché l'enfant ?

Hélas ! Pour l'en séparer de nouveau, bientôt interviendront les puissances de l'âge et les disciplines ennemies du chant. Les trésors naturels disparaîtront, absorbés par l'être lui-même. Sous l'afflux incessant des connaissances utiles, ils seront peu à peu poussés vers la ténèbre d'où quelques-uns à peine resurgissent. Le chant est un don, le plus pur, effusion spontanée. L'être qui chante n'acquiert pas ; il se dépouille ; il offre. Il n'apprend ni ne sait ; et point n'obéit. Il découvre, il transforme, il délivre.

Toute connaissance imposée du dehors, toute loi, risque de n'infliger que morne tyrannie. Trop de notions exactes accumulées tuent l'esprit d'aventure, et le chant est une aventure. Pour partir, il faut ignorer quelque chose. On ne s'abandonne pas joyeusement aux lois de l'univers. On s'y plie. Mais dès qu'on veut les dépasser — et c'est la noblesse de l'homme — aller plus loin que les réalités provisoires, à quel appel absurde et gratuit réponds-tu, si ce n'est à celui du Chant ?...

Du jour qu'il ne sait plus se faire entendre, qu'espérer d'une jeunesse sourde ?

Ici, il ne s'agit plus de connaître ; il s'agit de créer. Mais on ne crée jamais sans y prendre plaisir, et la poésie est plaisir, le plus élevé, le plus émouvant. Un monde sans plaisir est-il concevable ? Peut-on l'aimer ? Tout le tragique est là. Protéger, conserver, au-delà de l'enfance, la précieuse beauté du Chant, n'est-ce pas le premier de nos devoirs humains, surtout aujourd'hui ? Il importe d'y consacrer quelques soins. De toutes les valeurs humaines, il faut crier bien haut que c'est la première.

Connaître et expliquer, c'est un peu camper et parler sur des villes mortes. On ne s'y contente que trop de ce qu'on croit savoir et de ce qu'on raconte. Pour nous entraîner au dehors — et au-delà — de ces citadelles conquises, en pleine mer, en plein ciel, vers de nouvelles découvertes, il faut être capable de croire à l'appel des lyres. Dès qu'on entre aux lieux de l'Amour, l'Amour sans quoi sombre la vie, le Sage s'abandonne et suit la Voix inexplicable.

HENRI BOSCO.

La Rhela

Un cri de Girard tira Farret de sa rêverie :

— Voilà Djillali !

Dans la plaine, deux cavaliers arrivaient à belle allure. Ils avaient quitté la piste et filaient droit sur le camp.

Djillali était un ancien bandit. Bon métier autrefois pour un homme courageux, mais qui, depuis l'avance française, rapportait plus de déboires que de profits.

Un séjour prolongé dans les oubliettes du Pacha l'avait fait réfléchir. Connaissant tous les cailloux de la Rhela, il avait un jour conduit Farret sur un filon de choix. Et l'ingénieur l'avait gardé comme prospecteur.

Prospecteur ou bandit, chasse à l'homme ou chasse aux pierres, ce sont les mêmes qualités qui jouent : coup d'œil, sobriété, ruse, endurance, sans parler du coup de fusil légendaire qui avait rendu Djillali redoutable parmi les tribus et qui, maintenant, l'approvisionnait en gibier pendant ses randonnées.

Farret venait de l'envoyer en reconnaissance, avec Bou Azza, sur le gisement de molybdénite signalé, en attendant de le visiter lui-même et d'en relever les données techniques, si la chose en valait la peine. Et les deux hommes rentraient au galop, Djillali en tête.

« S'ils reviennent si vite, pensa l'ingénieur, c'est qu'il y a quelque chose ».

Devant la tente, le premier cavalier sauta prestement de mulet sans lâcher son mousqueton.

C'était un grand diable, sec, aux yeux durs, avec un collier de barbe noire encadrant sa figure anguleuse.

— Eh bien ? questionna Farret.

L'indigène retira du chouari de sa bête un sac pesant, l'ouvrit d'un coup de poignard et le vida par terre :

— Voilà !

La molybdénite apparut en blocs massifs et ses paillettes bleues scintillaient au soleil. Peu de collections dans le monde devaient contenir des échantillons semblables.

— Il y en a beaucoup comme ça ? demanda l'ingénieur.

D'un signe de tête, Djillali montra son compagnon qui arrivait à son tour :

— Viens sous la tente, nous serons mieux.

Farret s'assit sur le bord du lit.

— Deux mètres de large, cent mètres de long, reprit le prospecteur à voix basse, sans compter les petits filons ni ceux qu'on n'a pas vus, mais il faut aller vite. Bou-Azza, ce porc, a parlé à Quat'z'yeux. Il cherche un fabor des deux côtés.

Quat'z'yeux était le maître mineur de la Société voisine. Un de ses ouvriers, ancien manœuvre dans un charbonnage en France, l'avait un jour appelé ainsi à cause de ses lunettes. Le surnom lui était resté.

— C'est loin ? interrogea Farret.

— Au Tifernine.

« Au Tifernine, songea l'ingénieur : cent kilomètres. Deux cents aller et retour. Cinq jours de marche au moins quand on n'est pas un chleuh ».

Le gisement est à une heure de la piste, précisa Djillali.

— Impossible de prendre l'auto ? demanda l'ingénieur à Girard.

— Impossible. Le lieutenant Martin a des ordres formels. Aucun civil ne doit passer.

— Où est-il, ce lieutenant Martin ?

— A cinq kilomètres d'ici, sur la route. Il plante des poteaux téléphoniques avec ses légionnaires.

— Allons le voir.

Ils trouvèrent l'officier à l'entrée de sa tente, en slip, jambes et torse nus, la tête plongée dans un seau d'eau.

Il se releva, les cheveux ruisselants.

Un beau gaillard, solide et musclé, avec une figure d'enfant aux joues roses et aux yeux bleus.

— Bonjour Girard, bonjour Monsieur. Quelle bonne surprise ! Voulez-vous me faire le plaisir d'entrer ?

A l'intérieur du marabout, il régnait une chaleur de four. Des tarentules, haut penchées sur leurs pattes, couraient éperdûment le long des toiles. Un scorpion rentrait sa queue sous une caisse.

— L'apéritif, Berlingot !

Un négrillon parut avec des bouteilles et des verres sur un plateau de cuivre.

Un flacon carré contenait une eau douteuse. On pouvait lire sur sa vieille étiquette : Rhum fantaisie. Particulièrement recommandé par temps froid et humide.

— C'est de circonstance, fit remarquer Farret.

— Tout est de circonstance ici, répliqua Martin. Voici la correspondance officielle de ce matin : Une note de service sur la longueur des cravates et une recommandation du colonel prescrivant d'entourer les mulets de soins vigilants. Et mes hommes alors ?... J'ai 20 dysenteries amibiennes dans mon détachement.

L'officier rangea ses papiers dans un coin :

— Courrier lu et répondu.

— Mon lieutenant, dit Girard, j'ai de l'émétine à votre disposition.

— Vous êtes vraiment chic, et je vous remercie d'avance pour mes légionnaires. Si je ne craignais pas d'abuser, je vous demanderais encore trois ou quatre barres à mines pour creuser les trous des poteaux. Par endroits, la roche est dure, et je n'ai pas les instruments idoines.

— Vous aurez le tout dans une heure.

— A charge de revanche, bien entendu, dit Martin. Vous voyez, Monsieur, nous faisons du communisme dans le bled, mais du bon. Seulement je suis confus, vous ne me réclamez jamais rien.

Farret jugea le moment opportun :

— Je vais mettre votre obligeance à contribution. Nous voudrions faire un peu de tourisme vers le sud. Pouvez-vous nous ouvrir la porte ?

— C'est navrant, mes chers amis, la route est rigoureusement consignée.

— Mais le pays est sûr, insista l'ingénieur, et vous avez ma parole que nous serons rentrés dans les 24 heures.

— Si vous tentiez de passer, répondit l'officier, je serais dans la pénible obligation de vous faire reconduire à Ouarzazat entre quatre baïonnettes.

Farret s'était mordu la lèvre.

— Encore un peu de whisky, voulez-vous ?

L'apéritif achevé, le lieutenant Martin avait reconduit ses hôtes jusqu'à leur voiture.

— Je vous renouvelle mes regrets, dit-il en les quittant. Quel dommage d'être Français. Arabe ou Chleuh, vous auriez passage libre, naturellement.

Quand l'auto démarra :

— Vous savez, dit Girard à Farret, que la C.A.T. (1) monte aujourd'hui sur Mesguita, par la piste qui vous intéresse.

— Martin a raison, répondit l'ingénieur. Quel dommage d'être Français.

Une heure après, un gros Saurer s'arrêtait devant le poste des légionnaires. Un berbère et un juif étaient penchés sur son chargement de planches et de tôles ondulées.

Pendant qu'il enlevait la chaîne qui barrait la route :

— Tu emmènes des youdis, maintenant ? demanda le sergent au chauffeur.

— Il faut bien vivre.

— Eh, Mardochée, reprit le militaire en riant. tu n'as pas un litre de maïa (2) pour les copains ?

L'homme ne répondit pas.

Un soldat renouvela la demande en arabe.

L'autre restait toujours impassible.

— Tu pourrais répondre au moins, face d'âne !

— Laissez-le, dit le lieutenant Martin. C'est un de ces sales juifs du Draâ qui ne comprennent que le chleuh.

Et le camion passa.

*
**

Au Tifernine, Farret avait quitté sa lévite crasseuse qui l'embarrassait pour marcher. Djillali la portait au bout de son mousqueton. Ils arrivaient sur l'affleurement.

(1) La CAT, Compagnie Africaine de Transports, est une entreprise privée qui ravitaille les zones militaires de l'avant.

(2) Eau de vie de figues distillée par les juifs.

Le chleuh avait dit vrai : le filon était puissant, régulier, continu. Il devait plonger profond dans les roches. Une falaise le dominait d'un élan de ses couches arrêtées net. L'ingénieur prenait des notes, des croquis, des photos, des échantillons, pour préparer sa déclaration de découverte.

Djillali l'appela brutalement :

— Viens voir !

Il montrait un éclat de pierre fraîchement cassée.

— D'autres sont passés, dit-il.

Plus loin, la trace d'un feu ; puis une boîte vide de conserves.

— C'est sûrement Quat'z'yeux. Ils sont à mulets et viennent de partir. Regarde ce crottin frais.

Aucun doute n'était possible, Quat'z'yeux, renseigné maintenant, s'en allait vers son chantier. Même en poussant ses bêtes, il n'arriverait pas avant deux jours. Farret connaissait sa camionnette. Elle n'était pas fameuse pour continuer jusqu'à Rabat. Tandis que lui, en reprenant demain le camion C.A.T., il serait le soir même au camp, puis, avec l'auto, dix heures après, au Service des Mines.
— Inchâ'Allah !

Il gagnait largement la partie...

Si Dieu le voulait !

Farret et Djillali avaient trouvé le chauffeur fidèle au rendez-vous. Ils rentraient joyeusement sur la piste.

Après des kilomètres faciles et relativement plats, il fallut traverser la rhela Bachkoum.

C'est un coin sinistre, redouté des caravanes. Des carcasses d'ânes et de chameaux y sèchent dans les ravins, derniers vestiges d'une attaque de pillards. On y trouve aussi des os humains laissés par les chacals.

La piste atteint d'abord un premier col, puis redescend sur l'oued Temda, pour regimber ensuite sur le plateau d'Enzel, dans

une série de virages tourmentés, qui s'ouvrent péniblement un passage dans un chaos de rochers écorchés, couleur de sang caillé.

C'est au bas de la descente que se produisit l'incident, à la sortie d'un tournant, quelques mètres avant l'oued.

Le soleil s'était couché. Très vite, la nuit se mélangeait au jour. L'ombre était plus dense au fond de la gorge. On voyait encore sa route, mais mal ; et les phares ne servaient à rien.

Le chauffeur poussa un juron et bloqua ses freins. Le camion vint buter contre un rocher qui barrait la piste.

Il était temps. La manœuvre avait amorti le choc, et rien n'était cassé.

Tous étaient descendus.

— Un éboulement ? demanda Farret.

— Non, dit Djillali, ce n'est pas Moulana qui a fait ça, c'est un homme.

Puis, arrachant son tarbouch trop visible, il s'applatit à terre contre le rocher, en armant son mousqueton.

Au même instant, un coup de feu claqua dans l'ombre. Un bruit de ferraille cassée sortit du capot.

— Couchez-vous ! dit le chleuh.

Il n'avait pas achevé qu'une seconde balle atteignait le chauffeur à la cuisse et s'écrasait dans le radiateur.

L'eau ruissela violemment sur la route.

— On est fait, cette fois, dit le blessé.

Un troisième coup déchira le silence, mais tiré de tout près, celui-ci.

Un cri douloureux monta dans la vallée maudite, un cri d'angoisse où l'on sentait déjà le gargouillement du sang.

Souple et puissant comme un fauve, Djillali rampa vers ce cri. Le hurlement de mort devint plus lugubre et, brutalement, s'éteignit.

Le chleuh revint tranquillement sur la piste, puis, avec précaution, il essuya son poignard tout chaud dans sa djellaba.

— C'est fini.

— Attention ! dit le chauffeur. Les salopards sont toujours en bande.

— Ce salopard-là était seul.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est Bou-Azza.

— Ah le salaud ! s'exclama Farret.

— Quat'z'yeux l'avait payé plus cher que toi, dit Djillali. Mais moi je l'ai payé pour plus longtemps que Quat'z'yeux.

Farret eut un recul devant le ricanement féroce de l'ancien coupeur de routes.

— Voilà son fusil et ses cartouches, poursuivit le chleuh. Prends-les et rentre au camp tout de suite, si tu veux arriver le premier à Rabat. Moi je reste ici avec le chauffeur.

— On va d'abord le soigner, dit l'ingénieur.

Et pendant qu'il lui serrait son pansement :

— N'oubliez pas de m'envoyer Girard pour dépanner mon carrosse, recommanda le blessé.

— Entendu, dit Farret.

Il partit rapidement. 40 kilomètres à pieds n'étaient pas pour l'effrayer, mais il songeait à Quat'z'yeux. Une heure perdue pouvait être fatale.

La rhela est déserte à cette saison, la nuit. Les caravanes couchent dans les rares villages, par une vieille habitude, à cause des rôdeurs toujours possibles ; et en attendant les pluies qui donneront

quelques brins d'herbe entre les cailloux, les bergers sont dans la montagne.

Le voyageur marchait vite, heureux d'avoir échappé à l'embuscade et de sentir ses muscles bouger sous sa peau.

Il chantait sous les étoiles.

Des étoiles plus brillantes et plus proches que partout ailleurs.

La rhela s'étendait immense et calme, dans la nuit souveraine, avec ses plateaux indéfinis et ses brusques sursauts que l'ombre agrandissait et rendait fantastiques. La lune levée jouait dans les plumeaux d'alfa. Un lièvre parfois s'échappait d'un buisson. Un chacal, au loin, poussait un cri d'enfant.

Et d'aller dans cette solitude où rien d'humain n'apparaissait, de penser aux richesses du Djebel Tifernine, de serrer dans ses mains le fusil de Bou Azza, François Farret, vivant et libre, se sentait soulevé par un orgueil démesuré, comme si le monde était à lui.

Il atteignit sa terite au jour pointant.

Sur l'Atlas, les neiges descendaient plus bas que la veille. Et le Siroua s'était poudré de blanc, comme un pierrot.

VINCENT BERGER.

Extrait de l'Appel du Sud roman marocain à paraître prochainement

L'Ane Culotte

III

Je rentrai assez tard à la maison. J'habitais alors chez mes grands parents, grand père Saturnin, grand'mère Saturnine, dans un petit mas en bordure du chemin d'Auribeau.

Là avec nous, vivaient, patriarcalement encore, deux braves serviteurs, comme hélas ! on n'en rencontre plus guère aujourd'hui, Anselme le berger et Claudia, qu'on appelait aussi la Péguinotte.

Ni l'un ni l'autre n'étaient de la prime jeunesse.

Anselme, qui menait chaque matin à petits pas, trois ou quatre douzaines de moutons paître le chiendent et le serpolet sur les premières pentes des collines, pouvait bien compter soixante-dix hivers. Il logeait dans la bergerie et y disparaissait dès les premières ombres. Par contre, été comme hiver, on l'entendait qui sifflait son chien dans la cour, aux pointes de l'aube. Il savait barater le beurre, fabriquer des fromages frais sur des claies de fenouil, tondre les moutons, et il portait un anneau d'or à l'oreille droite. Je l'admirais.

La Péguinotte qui devait bien friser la soixantaine, rouge, rablée le poil gris raide comme crin, avait accaparé les gros travaux domestiques. Elle lavait les carreaux, coupait le bois, allumait le feu, coulait la lessive, cassait les olives, salait le jambon, fumait le lard, repassait le linge, cuisait les confitures, servait la pâtée aux chiens, étrillait la mule, bêchait le potager et ne refusait jamais de donner un coup de main, quand on battait le blé en juillet sur l'aire brûlante. Moyennant quoi elle s'était arrogé le droit de tout dire, et

particulièrement ce qui lui semblait désagréable à entendre. Le plus souvent elle se plaignait. Rien ne pouvait la satisfaire. Elle avait un haut sentiment de la perfection. C'est pourquoi elle grondait le cochon, gourmandait la chèvre, morigénait la volaille et couvrait le chien de reproches. Parfois même s'en prenant avec violence à l'Invisible, elle insultait les vents qui ne soufflaient pas à son gré.

Grand père Saturnin, qui était bon et sourd comme un pot, n'y trouvait rien à redire. Quant à grand'mère Saturnine, je crois bien qu'au fond elle prenait plaisir à écouter la Péguinotte. Car la Péguinotte communément ne parlait que par sentences, proverbes et fleurs de poésie. C'est ainsi qu'elle illustrait toutes les saisons de petits dictons cueillis dans je ne sais quel jardin de populaire sagesse :

*S'il fait beau le jour des Rameaux,
Enfonce un robinet dans ton plus vieux tonneau,*

conseillait-elle un peu avant Pâques.

Pour chaque culture, elle pouvait fournir un bon avis :

*Le jour de Sainte Basilide
Va faire un tour à la bastide.
Et si l'avoine y pousse bien
C'est que tu es un bon chrétien.*

Le mauvais temps ne la prenait jamais au dépourvu. Elle disait :

*Quand mouche reste à la maison,
C'est de l'orage à l'horizon.*

Enfin on éprouvait beaucoup de mélancolie à lui entendre répéter,

vers la fin de l'automne, alors que les oiseaux migrateurs traversent le ciel déjà tourmenté :

*Canards qui volent haut dans l'air
Annoncent neiges de l'hiver.*

*
**

Naturellement quand je revins à la maison, c'est sur elle que je tombai. Aussitôt elle me gronda :

— C'est trotte-chemin qui rentre ! Du matin au soir dans la rue ! Et avec qui encore ? Avec toute la galopinasse du village ! Quelle honte ! Je parie que tu as encore un trou à ta culotte. C'est toujours à recommencer ! Je raccommode et Monsieur troue ! Il troue en haut, il troue en bas, il troue au genou, il troue sur la cuisse, il troue au derrière ! Madame Saturnine, j'en pleure !....

Grand'mère avait trop l'habitude de ces plaintes pour s'émouvoir. Elle demanda :

— La soupe est prête ?

— Oui, Madame, mais ce galampian nous a mis tellement en retard, qu'elle faillit brûler vingt fois ! Allons, viens te laver les mains, gratte-semelle !

Gratte-semelle alla se laver les mains.

Pendant tout le repas je ne fis que penser à l'âne Culotte. La Péguinotte ne manqua pas de remarquer mon air songeur. Sa figure se couvrit d'inquiétude.

— Tu nous caches quelque chose, soupirait-elle. Au fait où as-tu pratiqué cet après-midi ?

Je baissai la tête car je n'aimais pas raconter mes fredaines devant grand'mère Saturnine. Grand'mère Saturnine ne grondait guère, mais il arrivait qu'on vît se former sur le coin de sa bouche

un petit sourire de travers. Il restait là un bon moment, juste ce qu'il fallait pour vous donner envie d'entrer sous terre.

C'est pourquoi je me tus. Quand le repas fut terminé, je rejoignis la Péguinotte à la cuisine.

Je savais qu'elle m'attendait. De tout temps elle avait été une confidente. Curieuse autant que bavarde, tendre autant que bougonne, il ne se trouvait personne au monde qui pût accueillir avec une sympathie aussi vivante, ni commenter avec autant de verve mes petits secrets.

— Alors, me dit-elle, qu'est-ce que tu as fait, mauvais garnement ?

— J'ai vu un âne.

— Un âne ? quel âne ?

— Un âne qui portait des pantalons.

Sa figure se rembrunit.

— Et après ?

— Après, je l'ai suivi.

— Tu l'as suivi ?

Le souffle coupé, elle s'arrêta de rincer la vaisselle.

— Jusqu'où, tu l'as suivi ?

— Jusqu'au Clos de la Chapelle.

Elle respira.

— Et tu étais seul ?

— Non, il y avait aussi Sucot, Toquelot, Claudius, Innocent, Rapugue..

S'étant essuyé les mains, elle se retourna et s'assit, la figure sévère.

— Constantin, me dit-elle (car je m'appelle Constantin), jure-moi devant Dieu, jure... que si jamais tu rencontres de nouveau cet âne...

— Hé bien ?

— Tu le laisseras passer son chemin, sans le regarder, sans le suivre, sans lui adresser la parole.

— Hé ! Péguignotte, adresser la parole à un âne ! Et pourquoi faire, dites ?

— Pourquoi, Bonne-Mère-des-Anges?... Un âne qui porte des cuiottes, comme un chrétien !... Et tu me demandes pourquoi ?

— Mais Péguignotte, M. le Curé ne manque jamais de nous conseiller, après le catéchisme, de respecter beaucoup cet âne.

— M. le Curé est trop bon, voilà tout. Et d'abord M. le Curé ne sait pas. S'il savait...

— S'ils savait quoi ?

La Péguignotte baissa le nez, regarda ses grosses mains rouges et dit :

— S'il savait d'où il vient l'âne Culotte...

— Et d'où il vient ? Tu le sais, toi, dis ?

Elle se leva, prit une pile d'assiettes et murmura :

— Tais-toi. Tu m'en ferais trop dire. Certainement que je le sais. Mais par bonheur je sais aussi me taire. Parce que, comme on dit chez moi :

Celui qui parle sans raison

Tire le diable à la maison.

Et maintenant ça suffit. Va te coucher !

Je crus que, selon son habitude, en feignant de m'envoyer au lit, elle voulait m'inciter à lui poser d'autres questions. Mais j'eus beau la questionner, elle ne voulut rien entendre.

— J'en ai assez, grommela-t-elle. Je rentre dans mon coquillage. Bonne nuit, mauvaise plante.

Et elle se retira dans son antre.

Ni le lendemain, ni les jours suivants je ne pus rien tirer d'elle. Son obstination à se taire accrut mon envie de savoir. Mais qui interroger ?

J'avais bien l'idée qu'Anselme aurait pu m'apprendre pas mal de choses ; car Anselme depuis quelque cinquante ans qu'il pratiquait la montagne en connaissait jusqu'au moindre caillou. Mais quoiqu'il ne fût pas de relations désagréables il m'inspirait un peu de crainte. Sa barbe blanche, son air taciturne, son goût marqué de vivre à l'écart avec ses bêtes, ne me donnaient guère d'ardeur à l'aborder.

A l'école, je n'avais pas lié d'amitié assez sûre pour livrer à un camarade le secret d'une curiosité qui pourrait paraître ridicule et prêter aux sarcasmes. La rentrée des classes m'avait ramené, en compagnie d'une vingtaine de garçons mal lavés, devant un vieux tableau noir que je n'aimais point. Sous ce tableau on voyait M. Chamarote, notre maître. Par dessus s'étalait une carte murale où l'on découvrait toute l'étendue de la France avec ses 90 départements diversement coloriés. C'était une grande carte triste, sans relief, où dominaient le violet et le mauve. Bien que les chemins de fer y fussent marqués en grosses lignes rouges, elle n'inspirait pas l'envie de voyager.

M. Chamarote n'était ni un sot, ni un mauvais homme, mais il avait affaire à une vingtaine de galopins. Ils lui donnaient assez de tablature pour que son enseignement s'en ressentît. C'est pourquoi, avec lenteur et précision, il nous apprenait uniquement des choses utiles ; car il prétendait qu'elles s'accordent seules avec une honnête discipline. Il ne fallait pas lui en demander davantage. Aussi, comme vous le pensez bien, pas un instant je ne songeai à le questionner au sujet de l'âne Culotte.

M. Chamarote m'eût certainement répondu qu'il n'aimait pas les ânes.

A qui donc en parler ? Comment savoir ?

L'abbé Chichambre ? Mais de quelle façon aller à lui ? Il me

paraissait si mystérieux ! Aussi, tout bien examiné, il ne me restait personne. M'en remettre au hasard ? Peut-être. Ce fut bien fait. Le hasard me servit.

Un après-midi, après classe, Claudius Sourivière me proposa d'aller poser des gluaux à l'orée d'un petit bois situé près du pont de la Gayolle. L'escapade était d'importance, car il fallait pousser jusqu'au pied des collines. Il faisait très froid, la neige avait déjà passé les crêtes et une bise coupante vous mordait la peau.

— Bon pour la chasse ! ricanait Claudius.

Nous posâmes une demi-douzaine de gluaux, puis nous avisâmes un buisson où nous cacher. Soudain, comme nous en approchions, surgit une vieille femme qui ramassait du bois mort. Elle nous avait surveillés. M'ayant reconnu, elle cria :

— Tu n'as pas honte ! Tuer les oiseaux du ciel ! Bon pour Claudius, ça ! Mais toi, Constantin ! En rentrant je dirai tout à ta grand'mère.

Là-dessus elle s'en alla vers le village avec son fagot, en grommelant des paroles confuses.

Claudius se moqua de moi. Le lendemain, je serais la risée de toute la classe.

Aussi affectant une belle désinvolture, je déclarai à Claudius qu'étant un homme, peu m'importaient les menaces d'une vieille. Je n'avais pas de comptes à rendre à ma grand'mère et je resterais avec lui dans les bois jusqu'à l'ombre tombée.

Il feignit de me croire et je fis semblant d'être brave, mais en fait une noire inquiétude me dévorait.

Nous primes un moineau et une malheureuse bergeronnette, que Claudius étouffa aussitôt avec la plus parfaite insensibilité. A part moi, je trouvai cela abominable, mais n'osai rien dire. Claudius fourra les oiseaux dans sa poche et déclara qu'il s'en régalerait en cachette de ses parents.

A l'écouter parler ainsi j'avais le sentiment de me compromettre de la pire façon et je me sentais au fond très malheureux, d'autant que mon inquiétude augmentait à mesure que je m'approchais de la maison. Et je n'avais point tort.

J'y trouvai visage de pierre. La Péguinotte ne me regarda pas. Par contre grand'mère Saturnine, d'habitude si inéculgente, me fixa avec des yeux tellement sévères que j'en perdus contenance. Cet accueil glacial fut suivi d'une semonce que j'écoutai sans souffler. J'aurais dû pleurer, mais un orgueil mauvais m'en empêcha.

On m'interdit la fréquentation de Claudius et consorts.

— Je n'ai pas l'intention de t'emprisonner ici, me dit grand'mère Saturnine, mais je ne veux plus de ces vagabondages, surtout du côté de ces collines. Désormais tu ne dépasseras pas le pont de la Gayolle. J'ai dit. Va te coucher.

J'y allai, mais je ne dormis guère ; car, à partir de ce moment, je n'eus plus qu'un désir, un désir absurde, un désir sacrilège : franchir le pont de la Gayolle.

(à suivre)

HENRI BOSCO.

CHRONIQUES

Les Lettres

Pages choisies

Nous arrivâmes (1) au Cap Spartel en Affrique, où, ayant demeuré deux jours à l'ancre pour nous mettre mieux en estat de passer le destroit de Gibraltar, lequel nous croyions nous devoir estre infailliblement disputé par la flotte d'Espagne, nous quittâmes cette plage déserte, espouvantable et solitaire, où l'on ne voit que des lyons, des aigles et des serpens, et mîmes à la voile au meilleur ordre du monde environ deux ou trois heures devant soleil levé.

...Jamais on ne vit rien de si beau que ce que nous vîmes quand la clarté de l'aurore, dissipant les ténèbres, nous vint à découvrir tout d'un

(1) Escadre du comte d'Harcourt, 1637.

coup le superbe et furieux appareil de notre flotte ; et il faut avouer que qui n'a vu la pompe d'une armée navale le jour qu'elle s'attend de donner bataille ne la sauroit imaginer parfaitement. Nous avions plus de taffetas au vent que de toile ; nous estions nous-mêmes tous estonnez de voir nos vaisseaux si lestes. La splendeur des broderies d'or et d'argent éblouissoit la vue en l'agréable diversité des enseignes. Tout favorisoit notre passage : un zéphire doux et propice nous souffloit en poupe ; l'air estoit serein, la mer calme, le ciel net, pur et lumineux, et l'on eust dit que la terre de l'Europe et de l'Afrique s'abaissoit en certains endroits autour de nous par respect et se haussoit en d'autres par curiosité.

SAINT-AMANT.

Préface du « Passage de Gibraltar », 1640.

*
**

L'officier ne possède pas assez la langue berbère pour suivre ces aventures compliquées, mais la mimique de l'acteur vient à son aide. Il sourit même au souvenir d'une discussion qu'il eut à ce sujet au mess de Taourirt de l'Ouarzazat avec le capitaine Malpas, du Service des Affaires Indigènes. Son camarade prétendait que ces conteurs de la Djema el Fna étaient des gens dangereux sur lesquels il convenait d'exercer la plus active surveillance. Par leur canal, les nouvelles vraies ou fausses et le signal d'une agitation pouvaient se répandre à travers tout le Maroc en peu de temps et nous causer les pires embarras. C'était possible, mais pourquoi changer en perturbateurs ces inoffensifs romanciers ? Malpas avait le goût de l'intrigue et voyait partout des perfidies et des trahisons. Cet état d'esprit l'avait servi pour distinguer les menaces sur le Riff ayant la ruée d'Abd el Krim. Lui-même n'était-il pas trop confiant ? Ne croyait-il pas trop vite

aux paroles données, dans ce pays où la méfiance doit être la règle ? Était-il favorisé du sort ? Il n'avait jamais eu à s'en repentir. Au contraire, on répondait à sa confiance. Les indigènes ne l'avaient jamais trompé. Chacun sa manière.

Il avait achevé sa soirée à l'hôtel de la Mamounia avec un de ses camarades de l'état-major. Avant de retourner dans son désert, ne désirait-il pas se remplir les yeux d'une vision de luxe : le monde cosmopolite qui s'en va traîner son incurable ennui de la Côte d'Azur à la Côte d'Afrique, de Cannes et de Nice à Alger, au Caire, à Marrakech, jolies femmes, la plupart déjà trop mûres et prêtes à être cueillies par le temps, illuminées de leur fard et de leurs perles ou de leurs diamants, les épaules nues et savamment enneigées par les pâtes, lisses et luisantes sous les lustres, si différentes des brunes Berbères et des négresses qui peuplaient Taourirt ? Plus d'une fois, de passage à Marrakech, il avait recherché ce contraste. Mais l'hôtel venait de rouvrir, il n'y avait personne, il n'y aurait presque personne avant octobre, seulement quelques officiers ou quelques visiteurs de passage. Comment n'y avait-il pas songé ? Il vivait en dehors des saisons et des habitudes sociales, si accoutumé à la chaleur qu'il ne prenait plus garde à ses atteintes.

Dans l'immense salle à manger aux colonnades noires et blanches, aux trois quarts restreinte par des paravents, il n'y avait que des hommes. Seule, une jeune femme, probablement une jeune fille, occupait une table, sans bijoux, sans rouge, en robe blanche très simple. Sa jeunesse était éclatante, signalée par de belles dents nettes et blanches qui éclairaient le visage trop bronzé comme les bras nus, le cou et le commencement de la gorge. Elle ressemblait, comme tant de jeunes filles d'aujourd'hui au bord de la mer, à un jeune garçon en terre cuite, à un pâtre grec gardien de chevaux, sauf que les traits étaient plus irréguliers et moins durcis. Ni belle, ni jolie, elle ne passait pas inaperçue, à cause d'une sorte de grâce altière qui corrigait les apparences de vigueur brusque et décidée, surtout à cause de l'amertume et de la tristesse des yeux qui ne s'intéressaient à rien, qui ne se

fixaient sur personne, qui ne daignaient pas répondre aux œillades des deux officiers.

Quelle n'avait pas été la surprise de Jean de Brède, quand il demanda, le lendemain matin, l'adresse de l'infirmière qu'il devait ramener dans l'Ouarzazat, de se trouver en face de l'inconnue de la Mamounia !

(*La Revenante*, 1932).

*

**

Le cardinal a revêtu sa fastueuse robe rouge que suivent les innombrables [sic] robes violettes et les pourpoints des camériers empanachés ; le général Gouraud est en grande tenue avec le chapeau à plumes blanches ; je porte pour la première fois sur la terre marocaine l'habit vert, puisque Lyautey ne l'y a jamais revêtu et qu'aux funérailles de Lyautey, le général Weygand qui représentait notre Compagnie portait la tenue militaire. Ainsi l'avais-je pareillement inauguré en Suède, en Syrie, en Egypte, au Canada.

(*Voyage aux Indes Noires*, 1936).

HENRY BORDEAUX.

Chronique - Eclair

LES LIVRES

JEAN GIONO. — *Les vraies Richesses* (Grasset). — « Je donne ce que j'aime à ceux que j'aime ».

TRISTAN DERÈME. — *L'escargot bleu* (Grasset). — Un poète en retraite chez les poètes. Le comble de la fantaisie dans le comble de l'érudition.

G. K. CHESTERTON. — *Supervivant* (Desclée de Brouwer). — Voici revenu le Chesterton du *Nommé Jeudi*.

ROBERT BRIFFAULT. — *Europe*, traduit de l'américain (Albin Michel). Descendance de Marcel Proust.

RENÉ BENJAMIN. — *Molière* (Revue Universelle). — Molière à bras le corps.

Chanoine ARNAUD D'AGNEL. — *L'Art religieux* (Arthaud). — Le livre d'art et d'érudition accessible à la bourse et à l'intelligence. Une encyclopédie qui était nécessaire. La spiritualité servie par la civilisation mécanique.

MARCEL ROLAND. — *Vie et mort des insectes* (Mercure de France). — Tégénaire, pardose et cétoine dorée, noms jolis comme les noms des maladies. Univers à la Giraudoux. Mais la créature est-elle donc inéluctablement vouée aux lois de l'amour et de la mort ?

MARIE DE SORMIOU. — *La joie aux pieds nus* (Ed. Publiroc, Marseille). Un livre d'amour parfait qu'on n'est pas chaque jour digne de lire.

JACQUES FOURCADE. — *La République de la Province* (Grasset). — Une étude anatomique suivie d'essais comparables à ceux de Robert de Jouvenel dans son *Envers du monde*.

PIERSUIS. — *Bourrasque bédouine* (Ed. du Moghreb). — Est au « Paysans » de Balzac ce que le Maroc est à la France.

JEAN FANNIUS. — *Casa ou les heures françaises* (Figuière). — Casablanca et son amant.

MARISE PÉRIALE. — *Le Maroc à 60 à l'heure* (Imprimeries Réunies). — Depuis Morand, chaque auteur de guide peut prétendre à la littérature.

LES REVUES

Les Cahiers du Sud, d'août-septembre sont à signaler en entier. Après un *Ichtus*, de Gabriel Audisio, qui s'apparente au texte publié ici-même, un *Carnet de notes*, de M. Marcel Giraud, un « nouveau » d'apparence bien sympathique. Le cœur du fascicule est un hommage à Guillaume Apollinaire : « son sourire..., sa tendresse..., hors la littérature ».

Mesures, 15 juillet. — M. Robert Brasillach ressuscite un poète du V-VI^e siècle, saint Avit, dont le lyrisme perce sous la traduction. M. Georges Cattai traduit, en regard du texte, deux poèmes de T.-S. Eliot, dont M. Feuchère analyse, dans la *Nouvelle Revue Française*, le récent drame : *Murder in the Cathedral*.

Yggdrasill, ou l'Arbre-de-la-Vie, bulletin mensuel de la poésie, commence à paraître. Parmi d'autres textes de très haute tenue, M. Jean Baruzi a su traduire des poèmes de Saint-Jean de la Croix, admirables.

Nouvelle Revue Française, 1^{er} août. — Fragments du journal de Samuel Pepys : le véritable humour.

Revue hebdomadaire, 27 juin et 11 juillet. — M. Fernand Benoit adapte de spirituels contes moraux de M. Opendrokichaure Roitchaoudhomy, bengali. — Le 18 juillet : lettre de Gorki à Leonide Andreieff ; « Ah ! la gloire ; ce qu'elle sent mauvais ! »

Mercur de France, 1^{er} septembre. — M. Jacques Crépet publie un manifeste baudelairien.

Europe du 15 août est dédiée à la mémoire de Maxime Gorki. En tête de file, Louis Aragon, un Aragon conformiste, obéissant et officiel, mais toujours excellent écrivain. — Le 15 septembre, M. R. M. Marvasi apporte sa contribution à la connaissance d'un des plus instructifs épisodes de l'histoire du fascisme : les relations d'Annunzio et de Mussolini,

La Revue de Paris connaît un magnifique été poétique : le 15 juillet, Patrice de La Tour du Pin, le 1^{er} août, Paul Claudel. Le même jour, M. C. de Grunwald y publie une sélection de rapports de Metternich, ambassadeur à Paris. A tous égards intéressants, et d'un français savoureux : « L'Empereur, dont les passions vives se développent toujours davantage, est maintenant intimement lié avec une demoiselle Cusani... Toutes les dames de l'Impératrice et des princesses douées de quelques charmes ayant passé par les mêmes fonctions et nulle n'ayant pu se flatter de fixer l'Empereur, aucune ne se vante de son existence passagère et ne trouble le succès, également temporaire, de celle qui lui succède ». — Du 15 août au 15 septembre, nouvelles *Lettres à l'Étrangère*, de Balzac : « A la longueur de mes conversations, vous devez voir que je travaille bien peu ».

Marianne publie le 9 septembre : *Avec les indigènes du Cameroun*, impressions d'une toute jeune femme, Denise Mellot. Une saveur si précise qu'elle nous paraît involontaire. Piqué au hasard :

« Ils ne donnent aucune discipline à leur mémoire ; car la vie n'est pas, pour eux, une succession d'années, mais de faits qu'ils placent sans ordre et dont ils ne peuvent donner une idée précise.

« Ils vivent de rien. Les plus petits travaillent pour les grands, leur vie est semblable à tout âge.

« La fumée donne aux hommes noirs une capiteuse douceur.

« Abarnanga fume, seul devant ma porte, ses yeux semblent rêveurs. Pense-t-il ?

« Je le préfère à Sylvestre Nigougou qu'il remplace ».

Colette présente l'auteur, qui pour nous est, en effet, une Colette avant l'artifice. On glisse en barque sur un ruisseau bordé de fleurs des champs. Dans *Marianne* encore, le 16 et le 17 septembre. *Son pays !* par Pearl Buck.

Dans la *Vigie Marocaine*, M. Paul Guillemet continue de publier ses bienfaisants articles.

Larousse mensuel, septembre. — *Cagayous* par Gabriel Audisio,

Dans *Le Monde colonial illustré*, M. Reizler tient régulièrement la mieux informée des bibliographies coloniales.

Beaux-Arts, 28 août. — M. Georges Wildenstein fait connaître la « Bibliothèque Frick des références artistiques à New-York », une des nombreuses institutions dont s'arme ce peuple neuf pour se faire de la civilisation. *Suggestive leçon*, dit, à Paris, M. Wildenstein. Que dirions-nous au Maroc?

L'exposition de l'Orangerie suscite des articles sur Cézanne. Nous retenons de préférence le numéro IV du *Point* et les dessins du peintre reproduits dans *Arts et métiers graphiques* du 15 août.

Dans *Scientia*, M. R. Stumper étudie à son tour les fourmis. Il se place au point de vue du sociologue et se demande si elles sont monarchistes ou républicaines, socialistes ou communistes. Dans le même fascicule (août), *Alchimie et alchimistes*, par M. Alexander Findlay : « L'alchimie était aussi bien une philosophie qu'un art ».

Revue d'histoire des religions, mars-juin. — Etude magistrale de M. G.-H. Bousquet sur les Mormons.

Revue du droit public, avril-juin. — M. Roger Bonnard commence la publication d'un essai bien suggestif sur *le Droit et l'Etat dans la doctrine nationale-socialiste*.

Valeur d'art de la photographie (à l'occasion des événements d'Espagne). — *L'Illustration* et certains quotidiens ont donné d'étonnantes images, et parfois admirables, comme celle des Carmélites.

Sélections et commentaires

SELECTIONS

HENRY DE MONTHERLANT. — *Les Jeunes Filles* (Grasset).

RENÉ GROUSSET. — *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem* (Plon).

UPTON CLOSE. — *Le Péril japonais* (Payot).

FRANÇOIS-LOUIS SCHMIED. — *Sud Marocain*, trente planches gravées sur bois en couleurs (Théo Schmied).

COMMENTAIRES

Anthologie des Poètes de la N.R.F. Préface de Paul Valéry (Gallimard).
— Ils sont là quarante-cinq poètes. De cette foule se détachent plusieurs figures illustres. C'est M. Paul Valéry qui est chargé de les introduire. A l'audition de cette voix parfaite, on ne peut que répéter les paroles de Gide, ému d'un autre ouvrage : « D'une gravité, d'une ampleur, d'une solennité admirables, sans emphase aucune, d'une langue des plus particulières, mais noble et belle, au point d'être comme dépersonnalisée. » Rien ne saurait donner une plus juste idée de cette préface. Elle est si belle qu'on la voit en quelque sorte se tenir, seule, debout en avant du livre. Faible est le lieu qui l'attache à ce qu'on prétend qu'elle annonce : ces quarante poètes, impatients qu'elle ait achevé son discours pour arriver à notre audience. A ce moment, saurons-nous qui ils sont, eux ? Point ! car M. Paul Valéry n'a eu cure de leur attente : il passe leurs noms sous silence. Sur le point de les aborder, il écrit, poliment, en manière de conclusion : « Je trouverais peu

décent de faire précéder un recueil de poèmes, où paraissent les tendances et les modes d'exécution les plus différents, par un exposé d'idées personnelles... » Et cependant, au cours des 28 pages qui précèdent, a-t-il fait autre chose ? Non ! Mais je le soupçonne de ne nourrir, peut-être, qu'une faible amitié pour quelques-uns des chants dont on l'a fait l'annonciateur. Dès l'abord, il a soin de signaler la richesse, et la fragilité, des entreprises qu'a dû subir, depuis quelque quarante-cinq ans, la poésie française. Et il dit : « Il convient, et il importe, d'ajouter à cet ensemble d'inventions, certaines reprises, souvent très heureuses : emprunts, au XVI^e, au XVII^e et au XVIII^e siècles, de formes pures ou savantes, dont l'élégance est peut-être imprescriptible ».

Que si, à cette phrase significative, nous confrontons certains poèmes du recueil, de ce rapprochement, peut-être, naîtra un rayon de lumière sur l'opinion célée en ce prologue.

M. Henri Michaux, né à Namur en 1899, nous offre, p. 293, une petite poésie intitulée : *Glu et Gli*.

Je ne la critique point. Je la cite :

*Et glo
et glu
et déglutit sa bru
et gli et glo
et déglutit son pied
et glu et gli
et s'engluglglolera.... etc., etc.*

« Il est exact que depuis trois cents ans, écrit M. Paul Valéry, les Français ont été instruits à méconnaître la vraie nature de la poésie et à prendre le change sur des voies qui conduisent à l'opposé de son gîte... Ceci explique pourquoi les accès de poésie, qui, de temps en temps se sont produits chez nous, ont dû se produire en forme de révolte ou de rebellions... » Quand d'Alembert décrète : « Voici la loi rigoureuse, mais juste, que notre siècle impose aux poètes : il ne reconnaît plus bon en vers que ce qu'il trouverait excellent en prose ». d'Alembert suscite M. Michaux et ses gargouillements, protestation naïve contre la ruine du sens poétique chez le Français. Car le

tempérament national est devenu de plus en plus prosaïque, depuis le xvi^e siècle.

La critique et l'école sont à l'origine de cet appauvrissement et M. Paul Valéry en fait tout au long, avec une pertinence admirable, le procès. « Il n'est rien qu'on n'aille chercher pour me détourner du divin, dit-il. On m'enseigne des dates, de la biographie, des doctrines dont je n'ai cure, quand il s'agit de chant et de l'art subtil de la voix porteuse d'idées... » On ne saurait mieux dire. Derrière l'esthéticien, on entend le poète dont menace l'indignation. Il va plus loin ; il nous rappelle justement que « le sens littéral d'un poème n'est pas, et n'accomplit pas toute sa fin » et il s'irrite que, dans les écoles, on distingue le fond et la forme, le sujet et le développement, le son et le sens. « Mettre ou faire mettre en prose un poème, faire d'un poème un matériel d'instruction ou d'examens, ne sont pas de moindres actes d'hérésie ».

M. Paul Valéry a raison. Un poème n'enseigne rien ; un poème donne du plaisir, qui est une affaire privée. Il ne saurait en être différemment. On n'y atteint, en effet, qu'après l'accomplissement de rites délicats de recueillement et d'exaltation intérieure, à quoi il faut se soumettre, « l'abandon le plus pur, l'attente la plus profonde ». Il est vain d'en étudier le matériau inerte, disposé, mis à l'écart, sans lien avec le site pour lequel il a été créé, et qui est l'être même. Il ne s'agit plus de grouper en lui, à quelque fin utile, des mots d'échange entre lui et le monde environnant, mais de provoquer un courant d'émotions intérieures qui n'aura d'autre objet que le plaisir de l'être, qui ne peut servir à rien d'autre et qui, par conséquent, n'offre aucun sens. Le seul fait de vouloir expliquer le moindre chant de poésie dénonce qu'en aucun cas on ne saurait l'entendre, lui, ni rien de divin.

*Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure
Mystérieuse...*

dit le Faune admirable. Quel critique, si hardi fût-il, oserait ainsi faire état de son sein ? Et d'abord en a-t-il ? Et, en eût-il, qui le mordrait ? Mais on n'explique pas une morsure : on la sent.

HENRI BOSCO.

JEAN SCHLUMBERGER. — *Plaisir à Corneille* (Gallimard). — Il subsiste une génération pour qui la Comédie-Française fut le prolongement du lycée. Sarah Bernhardt, de Max et Bartet qu'une jeunesse crédule plaçait au même rang, furent de superbes introducteurs aux palais raciniens, tandis que Corneille était servi, à part Mounet-Sully dans le rôle de Polyeucte et Second-Weber marmoréenne dans celui de Pauline, par des vociférateurs. Plus récemment, au jardin des Oudaïas, des représentants, paraît-il qualifiés, de nos scènes subventionnées, jouaient *Horace* avec une telle outrance que plus rien n'était perceptible, et que nous sentions confusément ce qu'exprime Jean Schlumberger à propos de *Suréna* :

« ...Pour faire apparaître tout ce que contiennent ces vers si pleins, si justes, il faudrait un art de la diction qui fait défaut partout... Sentir ce qu'éprouve une femme amoureuse, avoir un timbre qui émeut, une noblesse naturelle, du charme, du rayonnement, tout cela qui peut permettre une parfaite interprétation des princesses de Racine ne suffit pas ici. Il faut que sans cesse l'intelligence commente ce qui n'est dit qu'elliptiquement. Les sentiments ne sont pas nus, mais restent pris sous un réseau de style qui risque d'en cacher la vie. Or la puissance oratoire des « grandes tragédies » a fait à Corneille la réputation d'un auteur chez qui tout est dit, souligné, « sorti », qui appuie sur toutes ses intentions et reste parfois sommaire, massif, faute de savoir réduire le volume de sa voix. On ne s'est pas avisé que ce n'était là qu'un aspect de son art, et qu'en se bornant à cette vue, on se condamnait à rester aveugle pour la partie délicate, enjouée et murmurée de l'œuvre ».

Il y a sept ans, dans la *Nouvelle Revue Française*, M. Schlumberger avait tenté de réveiller notre amour pour Corneille. Il veut aujourd'hui nous aider à le lire : ainsi qu'il l'observe, l'auditoire des tragiques français est désormais fait de lecteurs bien plutôt que de spectateurs. Racine, Corneille, ne vivent plus guère pour nous qu'en poètes. De Max, Sarah, l'avaient pressenti, que l'on attendait, comme le héros de Marcel Proust fait de la petite phrase musicale, le premier à « J'aimais jusqu'à ces pleurs... », la seconde à « Tout m'afflige et me nuit... » ou « Ariane ma sœur... », et l'on conservait en soi l'écho d'or de l'alexandrin magique sur

l'accompagnement cristallin des vers qui succédaient. Mais seule l'intimité de la lecture nous permet de faire parfaitement notre captif du vers, qu'à la suite d'un grand lettré, héraut de la poésie pure, nous isolons de son sens pour nous abreuver de son chant. Et c'est toujours un vers de Jean Racine. La poésie racinienne, ses appels, sa sensualité, a triomphé avec Mallarmé. Nous nous éblouîmes d'y trouver Baudelaire (qui lui-même faisait son culte de Corneille), et, dans *Bérénice*, du Freud.

Marmoréenne, avons-nous dit d'une interprète de Corneille. Jean Schlumberger compare *Horace* à « une falaise de marbre. Non que tout soit de force égale dans cette tragédie, mais les plus belles parties sont construites en un si formidable appareil qu'on ne peut en isoler les blocs. Il faut cette masse, cette insistance et presque cette monotonie. Ce qu'on a pu en détacher pour le loger dans toutes les mémoires, c'est justement un mauvais morceau d'éloquence... » Dans ces palais désert quel devint notre ennui ! Corneille n'était plus d'époque. Et pourtant, l'édition portative de ses œuvres complètes, dans la précieuse collection de la Pléiade, fut un succès de librairie. L'on s'aperçut bientôt que Marcel Proust, dont la gloire coïncida très justement avec l'apogée racinienne, était (comme l'avait été en musique Debussy), une (magnifique) fin de série. Et, de nos jours, s'élève le poème de *La Tour du Pin*, auquel adhère l'admirable vers d'*Andromède* : *De tout, ce qu'on vous dit ne croyez que votre âme.*

Du château déserté, Jean Schlumberger revient chargé de trésors, et croit le moment bon pour nous offrir cette nourriture.. Ici même, la cause est entendue. Le choix d'un esprit si fin nous ravit. Nous avons donné un aperçu des commentaires qui mènent le héros, dans sa vie de pudeur, de lutte pour son métier, contre le monde, contre soi-même, au terme final : *Ainsi parla Cléandre et ses maux se passèrent.* Ce livre est de ceux dont le succès juge le public et non l'auteur. En ce pays, nous verrons, croyons-le *les Maures subjugués trembler en l'adorant.*

Nous n'apprécierons donc ni n'analyserons le génie de Corneille. Notre chauvinisme admirera que soit inépuisable la réserve spirituelle de la France, du XVII^e siècle français (Schlumberger montre fort justement que le XVII^e fut une époque ardente, combattive, rude, populaire. C'est au

xviii^e que triompha, fils de Louis XIV si l'on veut, le formalisme appauvrissant).

Dans ce livre, l'auteur, pour la première fois, se met personnellement en jeu. Directement il interpelle ses lecteurs; il a pour eux peut-être moins de respect et plus d'affection que jadis. Il fait pression, il veut les convaincre, il veut les sauver. « Dans les époques où la civilisation semble menacée, où il faut se ressaisir, vaincre des habitudes de mollesse, reconstituer une éthique, on réclame les fortes leçons des poètes affirmateurs. » Si cet analyste, cet écrivain réservé sous qui parfois perçait le séditieux, parle ainsi de nos jours, l'on trouve bien dans ce dernier livre la même résonance morale qui parcourt toute son œuvre. Le souci constructif, qui apparaissait dans *l'Histoire de quatre potiers*, s'affirme. Mais l'on admirera cette noblesse singulière de placer, en été 1936, son espoir en Corneille.

Nous vivons un printemps, époque trouble, décevante comme l'espoir. Les bourgeons éclatent. Mais protégeons la fleur.

PRINCESSE DE LA TOUR ET TAXIS. — *Souvenirs sur Rainer Maria Rilke* (Emile-Paul) ; RAINER MARIA RILKE. — *Les Elégies de Duino*, traduites par J.-F. Angelloz (Hartmann). — Un passage, en ce livre de souvenirs, prolonge pour nous l'écho d'un propos du Docteur Mardrus : « Au grand amusement de Rainer Maria Rilke, je lui déclarai solennellement que j'allais lui inventer un nom qui serait pour moi seule... Mais il était très curieux de savoir ce que j'allais imaginer : « Un nouveau nom... cela peut devenir quelque chose d'extraordinaire... et qui sait, peut-être sera-ce vraiment mon nom, mon nom à moi, le nom mystérieux qui m'appartient de toute éternité ».

Rilke, enfant « entouré de fantômes » *de spectateurs, d'innombrables morts silencieux* accomplissait jusqu'en sa vie terrestre son message de poète, d'inspiré, qui donne un corps aux personnages de l'invisible. Aux heures où nous nous retrouvons, à celles surtout où l'initiateur ouvre nos yeux (*nulle part, bien-aimée, le monde n'existera sauf intérieurement*) nous sentons que de nous-mêmes non seulement nous ne comprenons mais même ne voyons rien à la réalité des êtres.

« Je crois, en effet, qu'à Duino Rainer Maria Rilke vivait parmi les ombres (*des voix, des voix. Ecoute mon cœur...*), car non seulement il croyait

Mlle Thérèse souvent présente à ses côtés, mais deux autres ombres, deux sœurs de ma mère, Raymondine, à peine mariée quand elle mourut à vingt ans, et Polyxène, qui n'atteignit pas sa quinzième année, semblaient le suivre partout comme si le temps d'alors, revenu, s'était arrêté... Mon frère me raconta qu'une fois, plus tard, il avait demandé à Rainer Maria Rilke s'il ne pensait pas à passer un autre hiver à Duino. Rainer Maria Rilke réfléchit et dit ensuite, hésitant un peu, qu'il voudrait bien... mais que c'était une émotion si vive sous tant de rapports. Il lui faudrait réfléchir à tant de choses à cause de Raymondine et de Polyxène (*les anges, dit-on, souvent ne sauraient pas s'ils passent parmi — des vivants ou des morts*). On devait s'occuper d'elles surtout évidemment... »

« Rainer Maria Rilke me disait encore l'histoire assez mouvementée de Muzot et surtout de cette Isabelle de Chevron, dont la tradition se perpétue dans la contrée... Dans son testament, Rainer Maria Rilke ne veut pas être enterré au petit cimetière près de Muzot pour, dit-il « ne pas déranger peut-être Isabelle de Chevron » (*la mort est le côté de la vie qui n'est pas tourné vers nous et que nous n'éclairons pas*).

Ce ne sont point là des rêveries. Rien jamais ne fut plus concret.

Pour ces évocateurs d'inconnu, le contact des vivants peut se charger de maléfices. Ils créent ou bien ils subissent, et la sensibilité n'est qu'une blessure (*vous qui m'aimez pour le petit début — d'amour que je vous portais, et dont je m'écartais*).

Rilke garda « une crainte extrême de l'influence que Mme de Noailles aurait pu prendre sur lui. Après cette première rencontre dont il avait tant joui, il écrivit à la jeune femme que désormais il n'oserait plus s'approcher d'elle... « Ah ! bien, il est aimable, votre poète, il m'écrit pour me dire qu'il ne veut plus me voir ». Je l'assurais que c'était bien là le plus grand compliment que Rilke pouvait lui faire ».

« Rainer Maria Rilke, de même qu'il eut d'abord la terreur de Goethe, craignait la musique et je me rappelle qu'alors, à Paris, Mme de Noailles partageait cette aversion. Les deux poètes semblaient voir dans la musique une séduction extrême dont ils se garaient tous deux ».

Il est juste, en fermant ce livre, d'adresser à la princesse de la Tour et

Taxis le remerciement qu'elle-même dit au poète : « C'était à nous, à nous tous de lui être reconnaissants de cœur et d'âme pour le simple fait de sa présence. » Nous avons été admis sur la terrasse de Duino, « le nuage de son être », dans l'ombre solitaire de Rilke. *Même si les lampes s'éteignent, même si l'on me dit : il n'y a plus rien... — Je resterai pourtant. Il y a toujours à regarder.*

Telle fut la mort, vécue d'avance (*il est étrange, certes, de ne plus habiter la terre*) de cet « enfant abandonné » :

« Je voudrais que vous fussiez instruit de mon état qui ne sera pas passager. Apprenez-le à la très chère Princesse pour autant que vous croirez devoir le faire. »

GUI MÉMOIRE.

TANCRÈDE DE VISAN. — *Sous le signe du Lion* (Denoël et Steele). — Commencer un livre sur Lyon par un enterrement, c'est faire preuve d'une grande connaissance de notre vieille ville fabricienne, mais risque d'être d'un fâcheux symbole. Pour le reste où, à défaut de sa mystique « élevée sur les skis du Platonisme », revient à chaque page le nom du philosophe lyonnais Blanc-Saint-Bonnet, c'est Bonnet blanc et blanc bonnet.

JACQUES BALAY.

GABRIELE D'ANNUNZIO qu'on nommoit Guerri de Dampnes. — *Le dit du sourd et muet qui fut miraculé en l'an de grâce 1266* (Per l'Oleandro, Rome). Sur la fin de sa vie, le poète de la Pisanelle offre à notre langue un don nouveau. Don précieux, trop précieux, dira-t-on généralement. L'œuvre française de Gabriele d'Annunzio, plus clairement que l'italienne, fait paraître le côté verbal, essentiellement verbal en cette œuvre de vieillesse, de son inspiration ; les mots sont pour lui les ailes de la pensée (1), La plus haute pé-

(1) Sur un exemplaire d'une traduction de ses poésies, il posa cette dédicace : « Ces poèmes sans ailes ».

riode de sa carrière fut sans doute cette représentation du *Martyre de Saint-Sébastien*, où, de l'éclat d'un texte rare, prenaient prétexte trois somptuosités, Léon Bakst, Ida Rubinstein, Debussy. Dans le coffret qu'il sut ouvrir, l'imaginifique plonge des mains sensibles comme celles de la Lédà sans cygne, et fait étinceler une cascade de bijoux, les mots de notre langue. Il les dispose sur un fond de tapisserie savante, son ouïe experte retient les plus beaux, le plus beau de tous : mélancolie. Sous un lyrisme à la Victor Hugo, son vocabulaire est ainsi celui de La Fontaine. Car, s'il n'est pas sûr que l'archange italien ait été aussi bon élève de Gaston Pâris qu'il le prétend (ce n'est pas Guillaume au court nez, mais Guillaume au nez courbe, au nez d'aigle, que célèbre la Chanson de geste), il emprunte néanmoins sa culture au fond le plus authentique, à l'époque où le français fut chose drue, savoureuse et alerte, au XIII^e siècle. La seconde partie du livre, le conte moyenâgeux, est assez factice ; dans ce travail à l'italienne, l'étrange, la rocaïlle ne manquent pas, des jongleries parfois risibles, et l'on tombe de Hugo à Georges Fourest, pour ne pas dire Edmond Rostand. Mais, au cours du long prologue, vagabondage qui rappelle l'introduction à la vie non traduite en français de Cola de Rienzo, ce sont de belles pages moirées qu'on a grand goût à caresser.

MAURICE BARRÈS. — *Mes Cahiers*, tome X (Plon). — Cette publication des Cahiers de Barrès est longue.

Nous approchons le grand écrivain, et notre premier sentiment est de gratitude : il nous avait donné dans son œuvre le meilleur de lui-même, tout lui-même. Cette vie ne fut-elle donc que le journal de cette œuvre ? On le croirait. Maurice Barrès était sans doute un timide, certainement un romantique, un romantique qui n'a pas dit tous ses rêves, de l'espèce de ceux qui écrivent pour n'oser vivre, ou, si l'on préfère, qui vivent de leurs gestes. Cela est particulièrement sensible en ces années 1913-14. La campagne pour les Eglises, le vote de la loi de trois ans, la mort de Paul Déroulède qui porte Barrès à la présidence de la Ligue des Patriotes, certain renouveau de la question d'Alsace-Lorraine, l'adhésion d'une notable fraction de la jeunesse, placent en vedette l'auteur d'*Au Service de l'Allemagne*. Mais, lui, ne se jette pas à l'eau. Sa dominante préoccupation est de rester complètement sincère.

S'il plaide pour nos Eglises, et, non croyant, s'il combat pour le catholicisme, il cherche, et il obtient, non seulement l'accord avec soi-même, mais l'absence, devant son public, de toute équivoque. Plus que cela, jamais serviteur ne s'est moins effacé devant sa cause, n'a moins sacrifié son personnage à sa mission. N'en doutons pas, s'il fut déçu dans son rêve d'Hamlet, il jouit de sa solitude en évoquant de grands souvenirs littéraires. Comment ne point penser à Chateaubriand (1), protecteur des Bourbons - Celui-là était homme de génie.

Chez certains, et non les moins nobles, les sentiments les plus puissants meurent de ne point s'exprimer. Barrès, peut-être, n'était pleinement satisfait d'aimer son pays qu'après avoir écrit de belles pages (nous n'entendons, dès le début, parler que du Barrès d'avant-guerre). Ces cahiers révèlent aux moins perspicaces son goût de l'éloquence. S'il invente ses formules fameuses (et fort heureusement inventées du point de vue de l'éloquence), c'est qu'il avait besoin d'elles pour s'émouvoir : départ d'une pensée, non pas conclusion d'une philosophie. Seulement cette pensée, bouclée dès l'origine, ne part pas, demeure immobile. Il eut certain jour, ces cahiers nous l'apprennent, l'idée de conduire une enquête sur l'éloquence, et transcrivit les réponses de Jaurès, de Mun, de Francis Charmes, bien qu'elles n'offrissent nul intérêt.

Il eut un grand orgueil de petit bourgeois. Petit bourgeois (ce qui est très exactement aussi bien qu'autre chose), il l'a proclamé ; les héros des Déracinés sont tous lui ; il veut rester de cette caste. Ses sympathies, que fort simplement il déclare, sont significatives. Par exemple, Paul Bourget et Jean Jaurès, petits bourgeois et professeurs. Mais à Bourget il fait grief de son snobisme, non qu'il ait la sottise de voir là signe de petitesse, mais par fierté blessée, parce que Bourget trahit. Jaurès l'éblouit dans son rôle de tribun romantique :

« — Le sens cosmique, me dit Jaurès... avoir toujours devant les yeux les perspectives profondes du temps et de l'espace...

« Je suis certain qu'il rattache son socialisme, sa philosophie politique à une philosophie religieuse, en l'espèce à une philosophie cosmique.

(1) C'est Lamartine qui le hante.

« C'est là ce qui fait qu'à lui et à Maurras je m'intéresse, je ne les ai pas épuisés en un jour.

« Quel mariage émouvant ! »

Au contraire, il ne cache pas son peu de goût pour Albert de Mun, un des rares de son parti qu'il considère, mais « grand seigneur ». Il écrit pour soi-même, en avril 1913 : « Si fort que j'admire Versailles, je ne l'aime pas. C'est trop peu dire, je le déteste. Ce palais d'un si grand air, ces jardins, c'est le lieu où le terrien français est venu se corrompre. Quelle vie, où il n'y a de solitude pour personne, etc. ». Nous n'avons ni temps, ni compétence pour discuter du sort que fit à l'aristocratie la monarchie de Louis XIV. Relevons seulement ce qu'a de simpliste le propos, comment chez ce politique le sentiment aussitôt intervient pour barrer ses voies à un essai d'intelligence, et la surprenante justification apportée à ceux qui en voulurent à Barrès de choisir sa France.

Ce qui le place très haut, c'est son orgueil. Une totale inaptitude à la mesquinerie. Quand celle-ci cherche à l'atteindre, il se cabre en un beau reflexe. Si l'on songe qu'il fut, des lustres, parlementaire et académicien (et fort épris de Parlement et d'Académie), l'on appréciera la qualité du sentiment.

Nous ne parlerons pas du meilleur don de Maurice Barrès : un grand charme et le goût de certaine poésie. Il s'était manifesté en de précédents cahiers, à l'apparition notamment de la comtesse de Noailles.

Maurice Barrès fut, quelques années, énormément suivi, et distribua (dédaigneusement ?) plus de préfaces qu'il n'est raisonnable. Il ne semble pas qu'il ait (sauf peut-être à vingt-cinq ans) mis le doigt sur une valeur littéraire certaine. S'il accorde en 1913 de l'importance à Marcel Proust, il s'exprime ainsi, ce qui confond : « Marcel Proust et bien d'autres parmi ceux même qui semblent des artistes ne savent pas, quand ils racontent une histoire ou qu'ils peignent un individu, qu'il s'agit que la figure pénètre dans le monde de l'art... Il faut, disait Leconte de Lisle, transformer les choses en matière poétique. »

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

Chronique marocaine

JULES BORÉLY. — *Ahmed et Zohra* (Sorlot). — Le livre est sur ma table. La couverture rouge vif, le carré blanc où s'inscrivent les lettres fascinantes *Ahmed et Zohra*, tout cela serait loin de moi, si, au-dessus du titre, des lettres élégantes et fines, légèrement, noblement penchées n'apportaient leur pouvoir d'évocation : Jules Borély.

Dès lors, tout s'éclaire, je revois l'homme : une tête finement modelée, la jeunesse d'un sourire fûté sous les cheveux blancs, la délicatesse de traits des pays de Provence — des gestes timides, les bras au corps, mais où la beauté des mains se déployant au ciel importe seule dans le souvenir — et surtout le ton de la voix, un ton inimitable, si particulier, si révélateur de l'homme que celui qui l'a écouté ne pourra plus lire ce livre qu'avec le ton « borélyen », ce ton chantant et pur où la pénultième prend son envol et plane avec tant de grâce, presque d'afféterie et de mignardise naturelle.

Poète : poète dont la pensée ne cheminait jamais par nos chemins, qui nous déroutait vite et qu'on s'étonnait de retrouver en des conclusions si justes alors qu'elle avait pris pour s'y rendre le plus imprévu des itinéraires.

La conclusion juste d'*Ahmed et Zohra* — petit livre à la trame légère qu'il écrit en manière de divertissement — la voici au frontispice de l'ouvrage, lourde dédicace qui paraît écrasante pour l'œuvre, mais qui, je l'avoue, me séduit particulièrement. J'aurais aimé que l'épithaphe du Maréchal eut cette élégante noblesse. Que n'a-t-on consulté Borély !

A
LA MISÈRE ENCHANTERESSE
DU PEUPLE MAROCAIN
QUI PORTE
A L'EXTRÊME POINTE
DES TERRES D'OCCIDENT
LA PLAINE
ET
L'ESPOIR
DE L'ORIENT DÉVASTÉ

Orient dévasté ! Devant ces mots magiques se lève à mes yeux la jeunesse de Borély... Barrès, Moréas près desquels il vécut.

Mais je lis, et voici le développement de ces pensées...

« De l'Orient dévasté » ? Dévasté par qui, par quoi, quand nous le régénérons en refaisant des pays qui s'en allaient en poussière ? Dévasté de pauvreté et dévasté d'incurie par le temps qui use et qui renouvelle à la volonté des dieux tour à tour de grandes parties du monde. Dévasté de laideur par les ravages d'un mal où il nous faut reconnaître la rançon du règne démocratique...

« Il y a un siècle que l'Europe, abandonnée aux excès de l'esprit démocratique, dévaste Constantinople et les villes d'Orient de ses laides constructions et répand comme une tache le plus mauvais goût là où tout n'était que grâce. Par quoi l'on peut mieux juger que dans le domaine abstrait des idées du désordre de l'époque. L'Europe a fait en un siècle des progrès prodigieux de science industrielle : sa puissance mécanique est telle que le vieux monde paraît à côté un jouet d'enfant, mais elle n'a plus pour le règne universel des beaux-arts et la finesse des mœurs, ce que l'on peut appeler véritablement une civilisation ; elle n'en a que les miettes. Le chef-d'œuvre est à refaire...

« Mais à quoi tenait cet ordre, qui donnait jadis la priorité au sublime sur le beau, au beau sur la grâce, à la grâce sur le simple pittoresque et qui bannissait le laid, fût-il curieux, si ce n'est aux disciplines qui assujettissaient artisans et constructeurs aux règles sévères de corps de métier eux-mêmes soumis à un ordre politique, à une morale, où le bien tenait la première place ? La liberté pour chacun de travailler à sa tête a permis aux pires de passer sur les meilleurs. Ainsi le goût s'est perdu...

« Un point où je crois que Maurras s'abuse, c'est quand il voit dans ce qu'on appelle « l'islamophilie » une fâcheuse faiblesse d'esprit ou de sentiment. Une Iliade a vécu durant ces combats que soutenaient au Maroc des contemporains d'Homère contre nos Français. L'Odyssée abonde dans les campagnes du Rif et de l'Atlas. Le Moyen-Age répand toujours sa poésie sur la vieille ville de Fès, merveille de discipline pour la construction et d'obéissance au nombre pour le décor, avant que par notre exemple eût été gâché l'ordre des corporations...

« Avons-nous, ou non, perdu en Europe, depuis la Révolution, une noblesse de mœurs héritée de la foi médiévale qu'un contemplatif peut encore honorer en Orient ? Un honnête Musulman n'est-il pas plus près par certains côtés de la vieille France que ne le sont aujourd'hui ceux de nos Français qu'un accès de liberté abandonne à la sottise de leur ignorance ?... »

J'ai longtemps cité, mais il y a en tout cela un ton si juste, que je m'en serais voulu de n'en point prolonger la vibration.

Revenons donc à *Ahmed et Zohra*, petits personnages d'un petit livre.

Borély n'a point cherché à rien nous dissimuler de ses simples amis. C'est ici que son livre me paraît précieux, car tout ce qu'il a pu voir dans l'intimité des petites gens de l'Islam, bien peu ont pu le goûter et surtout nous en transmettre la saveur, et je crains, tant ce petit monde évolue vite dans sa façon d'être à notre égard, que bientôt ce ne soit là le dernier témoignage d'un temps aboli.

Borély, qui vivait familièrement chez Ahmed bien plus qu'Ahmed ne vivait chez lui, avait, ce qui est infiniment rare, place dans l'intimité de

son hôte, et les tableaux qu'il nous en rapporte me semblent d'une notation presque parfaite. Ecoutez celui-ci :

« Mina ressemble à sa mère, en jeune, et ce charmant patapouf, quand elle se lève et marche, ne pèse pas une plume. Son gros cul dont l'étoffe suit la fente vous prend un peu trop la vue, mais son visage est l'aurore sur une nappe de pommes, de pêches et de raisins noirs ; rose et doré, arrondi ; les yeux, de feu ou de fleur ; des tire-bouchons de cheveux soyeux tournant à ses joues.

« Sûr que Fatima est d'un autre sang. Son visage clair et légèrement havane fait rêver en plein midi à la pâleur de la lune. Un mince visage taillé en amande, surmonté de deux yeux doux comme velours. Je dis deux car on le sent quand mollement ils vous touchent. Sur ces joues pendent les franges d'un foulard de tête couleur de lilas ».

Goûtez-vous la naïveté, la vérité de ce petit tableau ? Si oui, ouvrez le livre, vous y trouverez mille enchantements, car tout y respire cette bonhomie et cette ingénuité, et, dans l'humilité du cadre toute la poésie et la grandeur qui s'y rencontrent.

Paul Poiret disait, un soir que nous sortions de chez « Admed-Borély » : « Que c'est délicieux. Comme cela fait mois de Marie ». Comme cela fait Chardin, dirais-je volontiers de son livre.

J. WIBAUX.

PIERRE DE CÉNIVAL et PHILIPPE DE COSSÉ-BRISSAC. — *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc. Archives d'Angleterre, 1626-1660* (Geuthner). — La collection des *Sources inédites*, collection vraiment nationale pour le Maroc, conçue et dirigée cinq lustres durant par le Colonel de Castries, portée à sa perfection par M. Pierre de Cénival, comprend à cette heure une vingtaine de ces volumes qu'un enfant aurait de la peine à porter. Elle ne sollicite que les érudits. Pourtant, c'est l'œuvre la plus savoureuse de la littérature marocaine : par les faits, tragédies ou tragi-comédies, toute l'histoire du pays.

Le dernier tome paru publie les documents recueillis en Angleterre et portant les dates de 1626 à 1657.

Le Maroc était dans un triste état, se vengeant sur lui-même d'avoir souffert l'autorité d'un véritable souverain, Ahmed el Mansour. Il était déchiré par les fils du Chérif, à qui leur légitimité donnait le droit juridique de s'entretuer. Donc, Abd el Malek ayant été assassiné dans son sommeil par un renégat français qui ne voulait pas être châtré, l'on tire de geôle, pour le proclamer, Moulay el Oualid, qui fait circoncire de force huit Anglais et sera plus tard abattu par des caïds renégats, espagnols, portugais, anglais, français. Ces renégats hissent au pouvoir Moulay Mohammed ech Cheikh, leur créature, fils déferent de Lalla Yemna, de pur sang espagnol. Ce souverain domine la région qui va du littoral, entre Safi et Azemmour, à l'Atlas. Sur le reste du pays poussent les dictatures d'un certain nombre de saints, tels que Sidi Ali, marabout de Massa, qui tient le Sous, sauf Santa Cruz vendue à Moulay Zidan. Celui-ci du reste n'avait jamais voulu rien payer. Pourtant le prédécesseur de Sidi Ali avait recueilli le Sultan quand le menaçait un inspiré sorti du Sahara, qui promettait aux croyants qu'un pont se jetterait au-dessus du Détroit pour faciliter leur passage en Espagne. Dans le Nord, entre Rabat et Fès, s'étalent ou se contractent les domaines de Sidi el Ayachi. Surtout s'accroît l'autorité de Sidi Mohammed el Hadjdj, chef de cette maison de Dila, dont le Sultan vaincra les troupes en 1638 sur l'Oued el Abid, mais qui finira par porter le coup de grâce à la dynastie saadienne. Il faut ajouter le beau don qu'avait fait au Maroc Philippe III en 1610 : les Morisques. Ils occupent Tétouan et Rabat, où ils constituent une « république » indépendante, en conflit le plus souvent avec le chérif, négociant, nouant ou rompant des ententes avec el Ayachi ou avec les Chrétiens, et bien entendu secoués par des querelles intestines.

Les Morisques étaient corsaires. Le nom de Salé, on le sait, désignait aussi bien Salé le neuf (Rabat) que le vieux, et les corsaires *salétins*, commandés par des renégats, venaient de Rabat. C'est par eux principalement que l'Angleterre connaît le Maroc. « Quittant Salé dès le printemps, dirigés par leurs victimes qu'ils contraignaient à servir de pilotes et battant pavillon anglais, ils venaient se poster au large des caps de Cornouaille et des îles Sorlingues, pour surprendre les navires de pêche qui revenaient de Terre-Neuve, ou même s'aventuraient dans le canal Saint-Georges et à l'embou-

chure du Severn pour s'emparer des bateaux qui se rendaient d'Angleterre en Irlande. Le nombre des prises et des captifs, encore exagéré par l'imagination populaire, s'accroissait rapidement et les marins anglais n'osaient plus s'embarquer. » Peu de temps avant 1631, les Maures enlèvent des habitants de Baltimore en Irlande. L'on estime en 1637 qu'ils ont ramené chez eux l'année précédente cinq cents Anglais. C'est notamment les femmes qu'ils désirent : le marin John Dunton, esclave employé comme pilote, déclare après son évaison : « avoir reçu l'ordre de son patron Aligolant, d'aller dans la Manche afin de capturer des femmes anglaises *being of more worth than other.* »

Les expéditions punitives, à quoi il fallait en venir, ne servaient qu'un temps, et même servaient-elles, dans ce pays où tout s'échappe ? En 1637, quand Rainsborough arrive devant Rabat, il n'y reste que 300 esclaves britanniques, les pirates en ayant vendu un millier l'année précédente, dans l'espoir de n'être pas inquiétés. Et Rainsborough laisse, en partant, un désir de vengeance qui ramène bientôt les pirates dans la Manche.

On cherche donc à causer pour obtenir l'arrêt de la guerre de course et la libération des captifs. La solution du rachat était, à l'époque déjà, la pire. En 1656, dix Anglais furent délivrés par le trafiquant Thomas Warren au prix global de 580 livres, « mais ces procédés humiliants et onéreux, qui sanctionnaient le principe même de la piraterie, irritaient les esprits. » Traiter n'est point aisé, l'on a mille raisons de se méfier, on ne se décide pas à conclure. Ce que demandent les Maures, c'est d'abord des armes, et ce n'est pas sans répugnance qu'on en livre aux pirates. On redoute sa conscience un peu, et « l'opinion mondiale ». Charles Ier, ayant interdit à ses sujets tout acte d'hostilité envers ceux de Salé, de Tétouan, de Tunis et d'Alger, l'ambassadeur de Venise à Londres écrit : « Cette déclaration en faveur d'une race infidèle semble étrange et indigne d'un grand roi. Les Hollandais n'ont jamais rien fait de tel et bien qu'ils aient conclu des accords avec des pirates, ils ne les ont jamais publiés par voie d'autorité de crainte d'être discrédités auprès d'autres nations. » Et puis, comment choisir entre tous ces partis dont chacun peut l'emporter demain ? Avec chacun l'on essaie bien de s'entendre, et le texte arabe d'un accord conclu en 1637

avec Mohammed el Ayachi porte cette subscription manuscrite : « Articles with the Saint of Salley. » Mais le Chérif, avec intransigeance, maintient la distinction des rebelles et des loyalistes. Une des clauses du traité signé en 1631 au nom du Roi de France vise à empêcher les Anglais « de trafiquer ni porter aucunes armes ni autres choses aux sujets rebelles de l'empereur de Marocque. »

Pour calmer les corsaires et sauver les esclaves, un délégué du roi d'Angleterre fait la navette entre Londres et Rabat. Drôle d'homme, le plus souvent. Ambassadeur ou maquignon ? Les deux, bien sûr, mais surtout le second. Tel ce Charles Barrett, autorisé à rapatrier des Barbaresques, et qui s'entend avec un honnête commerçant pour les vendre 100 livres pièce à Livourne tel ce Robert Blake, qui devait finir en fameux amiral, et qu'El Ayyachi accuse d'avoir quitté Salé en emportant sans les avoir payé des caisses de sucre. Le serviteur du roi Charles, il faut le reconnaître, est incité à n'oublier pas son intérêt personnel par la Cour elle-même qui oublie fermement de lui faire payer son traitement.

— Il est bien difficile au Conseil privé de discerner le raisonnable dans les informations qu'il reçoit, et surtout dans les conseils que des agents douteux. Marocains presque autant qu'Anglais, peut ou prou compromis, lui prodiguent. John Harrison, par exemple, expose « qu'à la suite de ses explications, et eu égard à ses efforts, le Divan retire ses plaintes contre les Anglais, ratifie diverses clauses en faveur des marchands et lui concède un droit de 2 o/o sur toutes les marchandises amenées à Salé. Si le Roi veut bien lui confirmer ce don pour Salé et les autres places de la côté de Barbarie où il a été envoyé en mission, il amènera avec lui un ou deux ministres pour prêcher aux marchands. » Il assure encore que les Andalous sont contraints à la piraterie par la tyrannie du Chérif, mais, chrétiens d'origine, qu'ils pourraient avec l'aide de pays protestants établir un gouvernement chrétien. Il faut encore enlever aux Espagnols la Mamora, ce qui serait bien facile si l'on détournait le cours du Sebou. Un autre veut que l'on s'empare de Mogador, ou bien que l'on s'entende avec les habitants de la kasba de Rabat pour y prendre pied. Quel que soit pour l'Angleterre l'intérêt de posséder au Maroc une base d'action contre l'Espagne, et surtout

peut-être de contrôler cette mine d'étain, découverte en 1638 auprès de Salé, et dont la production a fait très fâcheusement baisser les cours du métal, le Roi se refuse à s'engager dans le « guépier marocain ».

Par son anarchie même et les passions qu'elle favorise, l'Empire chérifien inaugure cette étonnante politique d'auto-défense qui doit lui garantir l'indépendance jusqu'au début du xx^e siècle.

S'il règne à Salé quelque activité commerciale (30 navires entrés en un mois et seize jours, compte un statisticien), le Sultan, qui possède lui aussi ses captifs, a les clés des principales richesses du pays. Le Maroc, puissance économique non négligeable au xvi^e siècle, a perdu sa place par la conséquence de la guerre civile qui détruisit les cannes à sucre du Sous. Sans parler des faucons et des chevaux pour l'amour desquels le Roi Charles tient à l'amitié des gens de Tétouan, l'empire produit de la cire, des peaux, des dattes et surtout du salpêtre. Sur ce point, la politique anglaise est ferme : elle tient à s'assurer le marché du salpêtre. En 1637, Robert Blake prend à ferme les douanes chérifiennes et le monopole de la fabrication et de l'exportation de ce produit. Le 25 janvier 1638, le Conseil privé ordonne : « De toute façon, les marchands qui seront autorisés à commercer dans ce pays devront s'engager par contrat à remettre au roi d'Angleterre tout le salpêtre qui y sera fabriqué. »

Cette fermeté a failli donner ses fruits. Le traité de 1638 a pour objet essentiel de favoriser l'installation au Maroc d'une puissante société commerciale. Le Sultan jette bien les hauts cris quand il s'aperçoit que le texte signé à Londres diffère de celui qui avait été arrêté à Marrakech, mais l'accord entre en vigueur. Charles I^{er} concède à la *Barbary Company*, société par actions constituée par quelques capitalistes de l'Île, le monopole du commerce pour les régions situées entre le Cap Blanc et le port desservant Tlemcen. Du côté marocain, Robert Blake obtient pour la compagnie « soit le monopole du commerce, soit la prolongation du bail de la ferme des douanes des ports chérifiens qui lui avait été concédée en 1636. » Mais les vieux Marocains, puissants sur place, dépossédés, mènent une telle campagne que le Conseil privé doit leur faire défense de « calomnier Blake ». Ils l'emportent pourtant, et, le 3 mars 1639, la *Barbary Company* est trans-

formée en compagnie « in several » (société dont les membres conservent leur indépendance financière). La Cour n'omet pas de stipuler à nouveau que « les marchands qui y entrèrent devront importer du Maroc autant de salpêtre qu'ils le pourront et le vendre au roi d'Angleterre 45 s. le quintal. »

Le dernier document publié porte la date d'août 1657. C'est un traité d'entente entre Cromwell et Si Mohammed el Hadjdj, marabout de Dila. Si Mohammed autorise les Anglais à pratiquer leur religion sur tout le territoire qui lui est soumis. On sait quel compte devaient bientôt tenir Moulay Rechid et Moulay Ismaïl de ces arrangements-là.

ROBERT RICARD. — *Un document portugais sur la place de Mazagan* (Publications de la Section historique du Maroc, Geuthner). — Le document que traduit M. Robert Ricard date de la même époque. Traduction d'un texte fort difficile, annotée, commentée avec la sûre précision familière à cet historien. L'auteur rassemble, en annexe, l'essentiel des textes déjà connus sur la vie militaire de la place de Mazagan ; nous avons donc sous la main un dossier complet sur ce petit coin d'histoire. Finis, les chevauchées superbes jusqu'aux portes de Marrakech, et les pactes d'entente (ce que l'on nomma justement le protectorat portugais) avec les tribus jusque de l'intérieur, éteintes les grandes ambitions. Peu de milliers d'hommes, quelques centaines de militaires, avec leurs chefs et leurs prêtres vivent derrière l'enceinte pour maintenir là le pavillon. Le pied de la muraille est battu par ce dont naguère nous entendions encore parler, par l'insécurité. Les Maures n'étaient point armés pour attaquer une forteresse, mais la garnison avait besoin de cultiver quelques arpents, où les indigènes s'ingéniaient à lui faire « mille meschancetes ». Les gouverneurs portugais, en principe, demeuraient quatre ans. D. Jorge de Mascarenhas remplit les loisirs de sa retraite à dicter ses observations sur « la manière dont il faut faire la guerre à Mazagan ».

Au cours du siècle, ce qui reste de grandeur portugaise achèvera de sombrer. « La place de Mazagan, note M. Ricard, vers la fin du XVII^e siècle.

cle, en était arrivée à vivre... comme en vase clos, abstraite de cette Berbérie qui l'entourait de toutes parts : l'indigène disparaissait, submergé par la paparasserie métropolitaine ; la bureaucratie était devenue une fin, et la machine fonctionnait à vide. »

PAUL DE LAGET. — *Au Maroc espagnol* (Le Manoir à Marseille). — Nous avons toujours pensé qu'il serait attrayant et infiniment pittoresque de parler du Maroc comme parle de la France André Hallays dans sa collection : *En flânant*. C'est un peu ce que tente, et réussit en somme, M. Paul de Laget pour le Maroc espagnol. Que nul ne se trouble, du reste, cet auteur n'est pas un érudit : il fait de Philippe II l'aîné de Léon l'Africain et attribue son protectorat à l'Espagne en vertu de l'Acte d'Algésiras. L'on comparerait donc mieux son voyage à celui d'un amateur d'autrefois, muni d'une bonne culture et dont la sensibilité s'accrochait de préférence aux souvenirs du passé et aux curiosités des coutumes. Ce sont les meilleurs morceaux de M. de Laget, lorsqu'à propos d'un vieux débris, il s'évade et nous enlève vers le passé, maure, espagnol ou portugais, toujours savoureux, du Maroc. Ses récits sont frais et vifs, lorsqu'il se charge de donner la vie. Il a fréquenté les écrivains du temps, les cite avec adresse et sans banalité. Chemin faisant, il décrit un Maroc, vu dans sa séduction printanière et par un optimisme de bonne santé. Cet écrivain appartient à l'heureuse espèce pour qui la fiancée est toujours assez belle. Comme il n'est nullement médiocre, c'est un signe de grande bonté, ou peut-être d'apaisement religieux. L'illustration photographique, abondante, est du meilleur choix : simple, variée, expressive.

ODETTE DU PUIGAUDEAU. — *Pieds nus à travers la Mauritanie* (Plon). — Le récit de voyage d'Odette du Puigaudeau est séduisant comme l'est un geste optimiste et spontané. Cette jeune femme plaît aussi par sa vaillance. Pieds nus, esprit non prévenu... elle doit avoir une assez jolie allure. Imprimées, ses pages gardent la bonne grâce d'une correspondance personnelle. Au premier regard, l'Afrique lui apparaît « très vieille et pas trop

jolie. Il n'y a rien dessus ». Sa vue des choses est compréhensive en restant élégante, et s'exprime sans effort. De cette grande poésie, qui exige un tel apport d'âme, il est bien vrai qu'elle a été heureuse, vivant en « première » nomade, des mois, avec sa compagne. Pourvue du don très féminin qui allie aux plus raisonnables précisions l'idéalisme, elle s'incline sans badauderie devant la haute noblesse des héros de la « Nature ». Parfaitement libre, ses réactions ne sont jamais tendancieuses. Si notre tâche de civilisés lui plaît pour ses tendances plutôt que par ses actes, il faut le deviner, car elle ne parle pas de ce qu'elle n'était pas venu voir, par bonne éducation.

DIÉGO. — *Sahara* (Ed. du Moghreb). — Cet ouvrage se rattache, en ses meilleures parties, au genre littéraire dont Madame Pearl Buck a écrit les chefs-d'œuvre. Les fruits abondants d'une expérience très sûre, et passionnée, meublent la trame d'un tableau de mœurs, moins romancé qu'animé par la présence d'êtres vivants. Diégo, qui se défend du péché d'imagination, possède le don de vie. Son récit ne satisfait pleinement qu'aux moments où il quitte le ton de l'exposé pour conter. Les êtres de muscle et d'ardeur qu'il a connus de près, il n'est pas possible de douter qu'il ne les restitue très véridiquement. Il s'est interdit cependant tout accès au domaine religieux. C'est qu'en ce sujet, jamais et à personne, l'observation n'a suffi. Et de ce livre est bannie toute invention, comme l'est tout romantisme. L'officier ne l'en a pas moins publié, certainement, comme un salut d'adieu à ceux qu'il a contribué à supprimer. Leur rude grandeur est mieux honorée par cet hommage concret que par des variations lyriques.

JEAN CÉLÉRIER. — *Chez les Berbères du Maroc : de la collectivité patriarcale à la coopérative.* (« Annales d'histoire économique et sociale », mai). — M. Célérier étudie l'histoire sociale de la tribu des Béni Mtir depuis l'établissement du Protectorat. A vrai dire, c'est l'histoire de sa décadence et des actuels essais de sauvetage. Au cours d'une analyse claire et perspicace, il met le doigt sur l'essentiel (c'est même pour en arriver là qu'il a choisi ces pauvres Béni Mtir) : la nécessité, et la possibilité, de de-

mander à d'anciennes institutions coutumières le principe même des formes sociales le mieux adaptées aux exigences actuelles. Son exposé, nourri de faits significatifs, est riche d'avertissements. Comme l'auteur le destinait à une revue de la Métropole, il l'a fait précéder d'une brève synthèse de la sociologie marocaine, œuvre d'un érudit qui domine son sujet.

FRANK LLOYD. — *Under two flags* (20 th Century-Fox). — Hollywood a confié à M. Frank Lloyd la direction d'un film tiré du roman de Ouida (Georges Ohnet britannique) sur la Légion étrangère : *Under two flags* (*Sous deux drapeaux*). Il s'agissait de trouver un rôle de française pour les débuts de Mlle Simone Simon (prononcer Seemoan Seemoan disent les magazines américains). L'hôpital a épargné l'épreuve à notre petite compatriote, mais le film est sorti tout de même. Il est plein de bonne volonté, soucieux d'éviter les erreurs de *Beau geste* et l'hostilité de la censure française. Parmi ces légionnaires, pas d'aventurier romantique ; ce sont de grands garçons qui triment dur, se battent magnifiquement, puis aiment à rire, à boire. Sans même se saouler. Jusque-là, rien à dire. Bon directeur, très bons interprètes. Même le rôle de Cigarette, qui garde sa fraîche gentillesse dans son métier de serveuse à trinquer, peut être admis, avec de l'indulgence et grâce à l'habileté de Mlle Claudette Colbert. Mais il reste l'intrigue. Andromaque refait par Ouida. Le Commandant aime Cigarette, qui aime un beau sergent anglais, qui aime une demoiselle de son rang. Il l'a rencontrée parce que l'officier a l'habitude de promener les jeunes fille du monde dans les chambrées des légionnaires au moment où ceux-ci vont se coucher. Le Commandant jaloux envoie à la mort le sergent, qui s'en tire mais perd ses hommes. La colonne est encerclée, le sergent menace le chef dissident, qu'il a connu jadis à Oxford, de l'intervention de l'armée anglaise. Tout est sauvé par Cigarette, qui prend la tête d'un escadron et bouscule l'ennemi. Le général épingle sur son cercueil la médaille militaire.

EMILE A. BOUBEKER,

MEMENTO

Baron d'ERLANGER : *La Musique arabe* (Geuthner). — EDGAR BOHLMAN : *Morocco made me an artist* (the Studio, mai). — CHARLES DIEHL et GEORGES MARÇAIS : *Le monde oriental de 395 à 1081* (Presses universitaires). — E. LÉVI-PROVENÇAL : *Rabat* (Encyclopédie de l'Islam). — Y.-D. SEMACH : *Charles de Foucauld et les Juifs marocains* (Bulletin de l'Enseignement public du Maroc, juin). — RENÉ HOFFHERR et MARCEL BOUSSER : *L'Afrique du Nord et les colonies* (Revue d'Economie politique, mai-juin). — RENÉ HOFFHERR et PAUL MAUCHAUSSÉ : *Les aspects nouveaux du problème du pétrole dans le bassin méditerranéen* (Revue économique internationale, juin). — JEAN CÉLÉRIER : *La Montagne* (Revue de Géographie marocaine, avril). — GUYOT, LE TOURNEAU et PAYE : *Les Cordonniers de Fès* (Hespéris, 2^e trimestre 1936). — M. et R. BLEULER : *Mental peculiarities of Moroccans* (Character and Personality, décembre 1935). — ODDONE ASSIRELLI : *Profil linguistique actuel de l'Afrique* (Scientia, septembre). — Lieutenant-colonel BUGNET : *Lyautey, Joffre et Nivelles* (Revue hebdomadaire, 29 août-5 septembre). — PIERRE FRONDAIE : *Le Lieutenant de Gibraltar* (Plon).

Les Arts

La Musique

TOMBEAU DE PAUL DUKAS

Nous attendons la fin des créateurs ; les voici éternels. Quelle étrange exclamation que celle d'Annunzio à la mort de Wagner : « le monde est diminué de valeur. »

Paul Dukas est mort en paix. Avant d'atteindre à la vieillesse, il avait livré l'œuvre la plus achevée : constructive, théorique et critique.

Jamais artiste éleva-t-il monument plus harmonieux, c'est-à-dire plus complet ? Monument dans ce sens où l'œuvre architecturale par la décision des lignes dont elle occupe l'espace, est une image du définitif.

Dans le numéro que dédie aux cendres de Dukas la *Revue Musicale*, M. Bruno Walter parle d'un musicien de pur sang, M. Francesco Malipiero d'un symbole de la pureté musicale, M. Georges Enesco d'un des plus grands musiciens de tous les temps. Mais ces apologistes n'insistent pas sur ce qui nous paraît inspirer toute l'œuvre de Dukas : la notion de choix. Elle lui confrère cette aristocratique pureté. N'abandonner que le meilleur de soi, suprême « distinction ».

C. B.

Pour les Bibliophiles

CAMILLE JOSSO

Nous avons déjà pu nous faire une idée de la fantaisie de M. Josso par son interprétation des Récits de captivité du Sieur Mouette, édités par les *Bibliophiles du Maroc*.

Cette fantaisie est gaie, non par le rire, geste aussi bien triste, mais par l'optimisme, qui ne saurait l'être. Elle est fine, hait l'épaisseur et la vulgarité, qu'elle ne perçoit peut-être même pas, se détourne donc de la moquerie, que l'on entrevoit comme un objet derrière la glace d'une vitrine, et nous ramène à l'origine de l'humour qui ne connaissait pas la rancœur. Elle est précise, cela paraît sa marque dominante ne laisse nulle place à l'incertain; chaque détail, pour librement happé qu'il soit, est le fruit d'une observation affectueuse, d'où vient qu'elle est intelligente, dans le sens où l'intelligence est l'application à connaître.

Dans un ouvrage, du reste utile, de pédagogie, parmi d'autres affirmations contestables, rudement présentées sous la forme d'articles de loi (et rédigées en style de législateur), M. Robert (1) décrète : « Seules les œuvres d'une portée universelle, ou tout au moins consacrées par l'élite, sont suscep-

(1) *Code de la Bibliophilie moderne*, préface de Francis de Miomandre, Union latine d'éditions.

tibles d'être valablement publiées en éditions de luxe ». Ces œuvres d'une portée universelle sont, dans l'idée du professeur, des œuvres littéraires. S'il nous fallait, ce qu'à Dieu ne plaise, rédiger une règle, il serait assez facile, pensons-nous, de trouver de plausibles motifs à cette proposition : « Sauf dans le cas de certaines œuvres poétiques, craindre le voisinage des deux beautés : spirituelle et matérielle ». Dans nombre de fort belles éditions, il y a quelque chose d'irrespectueux. Vaux, dont Fouquet se parait, n'eût pas grandi Molière : « Le texte des livres de luxe, pourrait-on ajouter, sera aussi bien choisi en dehors de la littérature ». (1)

M. Camille Josso aborde un domaine qui est proprement celui du livre d'art (2). J'ai craint les artilleurs, je leur en garde grand respect, je n'aurais point songé à pénétrer leur univers sans cette invitation courtoise. Le seul chemin sans doute par quoi les étrangers peuvent connaître de la beauté des parcs réservés aux savants et aux techniciens, est celui de l'œuvre d'art. Celle-ci n'est plus, dès lors, concurrente, mais complémentaire. Quel enrichissement serait-ce pour un honnête homme de s'initier par loisir aux surprises du monde sous-marin, à l'épopée du machinisme, aux horreurs de l'anatomie. Quelle splendeur qu'un traité de géométrie ou d'astronomie qui serait édité par Peignont, qu'une botanique de Daragnès, qu'une mécanique de Jou ! Si nous vivions en des temps plus raffinés, il se ferait de somptueuses éditions de certains textes musicaux. L'art demeurerait fidèle à cette part de sa mission qui le rapproche de la science, et qui est de nous induire en tentations.

M. Josso témoigne à la foi de son goût de l'harmonie et de son respect (timide ?) du livre qu'il commente, en présentant son interprétation, ses vues d'artilleurs, à part du texte, en *suite*. Il donne à l'humain le pas sur les machineries, qu'il dispose en toiles de fond. Son inspiration est dou-

(1) La barbare somptuosité des vocables techniques et admirablement rehaussé par la belle typographie.

(2) *Artilleur de France*, texte du Colonel XXX. Dix-sept dessins et vingt-six planches en couleurs par Camille P. Josso. Chez l'auteur à Rabat, Dehon, imprimeur.

ble : tant qu'il vit dans les siècles où l'homme aspirait à la gloire, et se résignait à la modestie d'être une belle chose dans la nature, il cherche l'effet décoratif ; plus il s'approche de notre temps, plus il se fait psychologue, moraliste. Quand nous rencontrons l'artilleur de la Guerre, c'est simplement un homme qui nous est présenté.

Le texte est construit par un des maîtres de l'Impression moderne, avec cette solidité par quoi les grandes constructions typographiques satisfont le regard et l'esprit. Les vignettes de l'artiste en sont les plus beaux motifs. Elles jouent le rôle de lettres maîtresses. D'un ton uniforme, un peu sévère, ce sont autant de cachets. De caractère documentaire — mais de ce trait la fantaisie ne saurait s'échapper — elles paraissent les hautes transcriptions de ces résumés de chapitres qu'on voit en certains livres scientifiques.

— La fréquentation de ce livre sur l'artillerie est la cure conseillée après une audition de M. Hitler.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

Le Cinéma

QUINZE FILMS

Les chroniqueurs qui dressent chaque année le bilan de la production cinématographique ne sont pas contents cet été. Plus d'imprévu, disent-ils, de ces trouvailles qui jadis venaient nous bousculer.

Il est vrai que le cinéma prend conscience de ses règles, étudie son public et le craint, est prisonnier de sa technique, en un mot, qu'il est dirigé. Mais ces usines d'art fabriquent d'excellents ouvriers. Parmi les films qui s'offraient en juillet au public parisien, il en est de plus qu'honorables.

Une récompense à qui retrouvera le cinéma allemand (1). *Allotria* est une mauvaise chose. Lourde galanterie. L'auteur se vante d'avoir imaginé un procédé nouveau. L'écran approche puis éloigne de nous un Monsieur mis dans un fauteuil, le grossit ou le rapetisse, selon que les sentiments de haine qu'éprouve à son endroit son interlocuteur se précisent ou se couvrent de pensées différentes. C'est, paraît-il, de la psychologie. Comment peut-on s'imaginer encore que le cinéma soit fait de trucs ? Que fait Mme Leni Riefenstahl ? Elle perfectionne la technique du documentaire. Cela peut servir le IV^e Reich, mais nous attendions d'elle davantage.

Au cinéma russe, nous ferions au contraire le reproche de persister. *Tchapaïev*, *Les marins du Cronstadt*, sentent le déjà vu. *Le cuirassé Potemkine* était assez beau pour suffire. La voie de la comédie de mœurs que paraissait ouvrir *Trois dans un sous-sol* n'est pas suivie. M. Poudovkine exploite toujours le même thème, celui d'un épisode de la guerre blanche,

(1) Cela vient de se faire à Venise, où l'*Empereur de Californie* a remporté la Coupe Mussolini.

où l'indépendance de la Russie est sauvée par les Rouges. C'est dans une salle de faubourg qu'il faut voir ces films, le public est intéressant. Si l'hagiographie en est puérile, avec une tendance au patriotisme, il y règne un certain scrupule d'impartialité ; les Blancs n'ont évidemment pas le joli rôle, mais sont à peine caricaturés. Ces films russes gardent leurs mérites, qualité de la photographie, puissance du jeu anonyme, surtout don très unique de faire parler les choses : une gueule de canon, une misère rapportée par les flots.

La jeunesse de Maxime est plus intéressant. L'ouvrage peint la conversion aux doctrines révolutionnaires d'un jeune homme, son adhésion, puis sa participation à la lutte libératrice. La première partie est fort bonne. Il s'agit d'un être tout simple, qui ne lit pas le Capital, ni n'entend de discours, mais assiste à certaines choses qui le remuent. Nous les voyons avec lui, cela est direct, sans emphase, émouvant quelquefois. Ce film est l'un des rares, à notre connaissance, qui exprime ce que le cinéma semble fait pour exprimer, l'importance que peut prendre un moment dans une vie. La carrière révolutionnaire de cet homme est contée sans intervention de l'éloquence. L'intrigue amoureuse (l'amour se sacrifie à la Cause) est traitée avec de la sensibilité humaine, joli fil dans la trame.

L'Autriche aussi persiste. *Episode* est un gentil, même un joli sourire. Et surtout, que Mlle Paula Wessely joue donc bien.

Le cinéma français brille peu, mais un peu plus que tout autre, de ce côté-ci de la mare. On l'a dit, et c'est vrai, il a un mérite d'intentions, il est des seuls qui parfois s'efforcent d'aborder un sujet sérieux, d'atteindre à l'humain. Nous devrions ne citer qu'un film. En voici trois.

M. Jacques Deval refait, sous le titre *Club de femmes* le film allemand *Huit jeunes filles en bateau*. Une société de femmes aspire à la dignité, à l'émancipation, bannit l'homme, partant l'amour. Mais comme, l'auteur veut être sérieux, social, psychologue et vrai, une série d'intrigues montrera que cette attitude mène à la bouffonnerie parfois, plus souvent au drame, même sanglant. Cela est fait honnêtement, ces intrigues se croisent avec ingéniosité, il y a d'agréables tableaux, et même, le croira-t-on ? un groupe d'actrices françaises en maillots sont agréables à regarder. Aussi

des drôleries, de l'équilibrisme adroit, un personnage presque intéressant, celui d'une mauvaise petite qui tient le standard téléphonique et en profite pour faire la procureuse, le charme de Mlle Danielle Darrieux et Mme Eve Francis, qui sauve, par sa race et son autorité, un personnage vraiment trop bête.

Joli monde est un mauvais film. Il peint les heurs et les malheurs d'une bande d'escrocs. Ce n'est pas un sujet, c'est un monde d'où l'on peut tirer tout ce qu'on veut. Malheureusement, les épisodes sont sots, pas cocasses et décousus. Seulement, parfois, ces platitudes sont dites de façon ravissante. J'ai de la peine à préciser : supposons le moins plaisant des rastas paré de la cravate du goût le plus sûr, et que cette jolie tache suffise à nous séduire.

Sous les yeux d'Occident serait venu d'Allemagne ou de Russie, qu'on eût crié à la merveille. C'est un des plus beaux livres de Joseph Conrad. Une compagnie de révolutionnaires russes, réfugiée en Suisse, attend l'intime ami d'un martyr de la cause. La sœur du disparu vit dans cet état d'émotion d'où va naître l'amour. Or, c'est un malheureux qu'une mésaventure force au rôle d'espion. Fort heureusement, ce thème est intraitable au cinéma. Le cinéma ne peut pas revenir en arrière, il doit suivre le fil du temps. Heureusement, disons-nous, car, du coup, M. Allégret dût s'accorder toute liberté avec le chef-d'œuvre, transposer absolument de la littérature au cinéma. Il nous fait donc assister au drame. Un assassin traqué se réfugie, au hasard, chez un camarade à peine connu. Celui-ci est amené à le livrer, mais si mystérieusement que la société des révoltés voit en lui le dernier confident du héros, héros lui-même. La police exerce son chantage ; sous menaces il jouera le rôle, pour servir d'informateur. M. Marc Allégret a senti comme le cinéma est armé pour exprimer ce drame intérieur, cette pesée de l'invisible, de l'irréel, sur le garçon harcelé par la hantise du mort et la foi des vivants. A ce moment, intervient un artiste, Jacques Copeau, dans le rôle du chef de la police. Nous avons peur : l'interprète de Mérimée au cinéma. A présent, que nous sommes heureux ! L'on se souvient des attitudes que prend M. Harry Baur dans *Crime et Châtiment*. Le drame de Dostoïewski est, lui aussi, intérieur. Le

meurtrier étouffé par son acte, s'en libère en se livrant. Le commissaire de police, qui pressent tout, immobile araignée, hypnotise le misérable et l'attend. Mais M. Baur, en grande vedette, s'empare du premier rang, il torture l'enfant et prend Dostoïewski pour un auteur de roman policier. Copeau sert l'œuvre à ce point que c'est son attitude d'impassible bourreau au regard de proie, qui nous fait, aussi bien que le jeu de M. Fresnay, sentir où se déroule la tragédie. Le rayonnement de cet artiste est tel, qu'à peine le voyons-nous, l'entendons-nous : nous voyons ce qu'il voit. L'histoire se conclut en Suisse. Il eût été possible de maintenir le malheureux dans son attitude, de l'écraser, hagard, sous son rôle. Peut-être M. Allégret a-t-il craint le « dessus de pendule », la répétition des effets. Pour sauver la sœur de sa victime (car l'amour intervient), le traître se débarrasse du mensonge et d'une vie impossible. Ce dénouement n'a pas la rare qualité de l'introduction (l'exécution du « jaune », en particulier, est trop longue ; le cinéma ne doit être lent que pour exprimer la... lenteur, ce qui n'est pas le cas, puisqu'à ce moment plus personne n'hésite), mais les personnages restent jusqu'au bout humains et plausibles.

L'on va disant que le cinéma anglais connaît une renaissance. Pour justifier cette réputation, car le souvenir de *La Vie privée de Henri VIII* s'enfonce dans le passé, son maître, un Hongrois, a confié à un Français, le soin de diriger une star américaine.

M. René Clair est un maître. On n'imagine pas de film plus distingué que *Fantôme à vendre*. Sauf à l'introduction, un peu lente, il n'y a qu'à applaudir. Une satire très aimable de l'Angleterre, celle du whisky c'est-à-dire des vieilles traditions, et des Etats-Unis, ceux des parvenus, mais satire de si bonne tenue, si compréhensive, que la foule, à New-York et à Londres, est conquise. C'est alerte, élégant, jamais trop appuyé, une heure durant l'on sourit ; les inventions se succèdent, du meilleur goût, telles que l'empaquetage du château, l'accueil triomphal du fantôme à New-York, l'étalage aux Etats-Unis d'une vieille Ecosse opéra-bouffe. Et l'œuvre, à nul instant, ne prétend être autre chose que ce qu'elle est. C'est l'un des dons de René Clair que cette sûreté de touche. Son apport le plus personnel, ces fantaisies spontanées, cette verve qui fusait dans ses films proprement pari-

siens, on les cherche, on les retrouve dans une scène d'amour. La petite Américaine, passant la nuit dans le château hanté est très hardiment courtisée par le fantôme, sosie du propriétaire actuel qui, dans l'ignorance du travail accompli à son bénéfice par l'ancêtre, reprend envers la jeune fille, surprise et dépitée, la correction d'un gentleman. Cette comédie de malentendus amoureux est tout à fait réussie.

Le film de Wells, *La vie future*, lourdement matériel, vaut par l'excellence des truquages. Certain vol d'avions monstres est surprenant. L'interminable prologue est une attaque contre M. Mussolini, qui sera remplacé par un autre dictateur (Wells n'accorde pas la moindre chance à la démocratie), despote éclairé, maître du monde par la Science, et prétendant imposer au peuple le bonheur. C'est certainement le même idéal que voudrait atteindre M. Mussolini, mais le dictateur du film a la chance de partager les idées d'H.-G. Wells. Or, le visage du bonheur est ce qu'il y a au monde de plus difficile à reconnaître. Au moment où un gros canon va lancer vers la lune un obus chargé d'amoureux, la foule accourt pour le détruire comme le symbole du progrès scientifique. L'histoire se termine donc sur une pirouette, ce qui est bien, mais on l'avait trop attendu.

D'Amérique sont venues deux œuvres d'une rare valeur.

Celle de Charlot, évidemment. *Les Temps modernes* (*Modern times*, qu'il eût fallu traduire par *la Vie moderne*) une suite de « gags », comiques ou tendres, infaillibles comme des coups de poing bien équilibrés, donnant leur pleine mesure comme des morceaux classiques, si humains. Que l'on nous entende : le « gag » est, chez Charlot, symbole, comme l'a bien compris notre meilleur critique cinématographique, M. Léon Werth, qui écrit dans *Europe* : « Charlot s'empare d'un drapeau rouge qui signale des travaux sur la voie publique, ce drapeau devient symbole révolutionnaire. C'est le hasard dans l'histoire, c'est le grain de sable de Cromwell ». La pitié, compagne de toute cette œuvre est ici presque la douleur. Sourire douloureux, et qui jamais ne détone dans cette œuvre comique. Quel est donc le secret de cet art ? Que la note y est toujours juste peut-être. Il n'est pas possible d'oublier le visage de Charlot égarant sa raison parmi la mécanique. Ces larmes qui viennent du rire méritent bien d'être des larmes. *Modern times*

apporte en outre un ravissement, la mouvante silhouette, chèvre sauvage, de Paulette Goddard, et deux choses poignantes : l'emploi du visage de Mlle Goddard, ses yeux, flammes perçantes comme le désespoir ou la révolte — Charlot vieilli, et, par instants fugitifs, comme ferait le grand peintre qui sait que cette goutte de couleur suffira, passe le poids d'une vie. Comparez cela à ce que vous avez vu de plus beau. Dans ce film, rien ne se dit, et l'on peut à peine parler de film muet, il est si plein que tout y est essentiel, rien n'a besoin d'être dit.

Dans *Une Nuit à l'Opéra* (ces traductions toujours trahissent, c'est *Une soirée à l'Opéra* qu'il faut lire), la puissance comique des frères Marx surpasse même celle de Fields. Les gags les plus irrésistibles, les plus absurdes, les moins justifiables, s'enchaînent avec une logique, impossible à définir, à penser même, et qui est celle de l'œuvre. En sorte que cet ouvrage, dont la loi est d'être débridé, laisse en l'esprit un souvenir d'unité. Cela est joliment fort, eût dit Francisque Sarcey. En tout cas cela fait du film, non seulement un éclat de rire, ce qui serait déjà la meilleure chose du monde, mais un ravissement, dans le plein sens du mot, incessant. Entre les gags, les pauses se balancent savamment. La scène où Harpo Marx fait le clown au piano pour enchanter un cercle de gosses, c'est une fleur.

La comédie américaine reste le plus souvent habile, aisée, fort bien interprétée. Le succès le plus vif, et le plus justifié, allait à *l'Extravagant M. Deeds* (*M. Deeds s'en va-t-en ville*, dit le titre américain). Il paraît qu'en reconnaissance d'éminents états de service, la firme qui l'emploie aurait ouvert à M. Capra de légers crédits pour lui permettre d'accomplir l'œuvre qui lui plairait. Souhaitons que le succès de l'expérience soit une leçon aux producteurs de Hollywood, car il est scandaleux que des auteurs aussi fameux que John Ford (1), Van Dyke, Frank Capra, ne soient pas maîtres de leurs œuvres.

Il est bien curieux que les deux directeurs laissés à Hollywood libres de leurs mouvements (le premier étant Charlie Chaplin, producteur indépendant) manifestent l'un et l'autre des tendances séditionnelles. M. Capra, du

(1) M. Ford aurait, paraît-il, fait son bel *Informer* (*le Mouchard*) dans des conditions analogues.

reste, est le plus prudent. J'aime à croire qu'il se soit souvenu de Voltaire et qu'il ait emprunté son thème à *l'Ingénu*. Mais, par-dessus les producteurs, veille, aux Etats-Unis et partout, la censure. Le directeur italo-américain s'est donc contenté d'indiquer son intention. La révolte des miséreux contre le sort est à peine esquissée, et si les gestes de simple humanité du héros le font garer au cabanon, il suffit qu'il s'explique pour qu'un bon juge le libère. Le film sera, en fin de compte, une comédie légère. Dans ce genre, M. Capra excelle. Il n'avait même jamais aussi bien réussi. Non que son film soit parfait ; il est plus inégal que *New-York-Miami*, mais il contient plus d'excellent, la fantaisie en est d'une supérieure qualité, il vise moins au brillant. Le départ du bon loufoque pour la capitale, ses avatars chez les civilisés, journalistes sans scrupules, escrocs et m'as-tu-vus, son amour pour qui le gruge, sont contés avec la simplicité qui est la marque d'un style, un style précis et un style de poète. L'histoire se dénoue au tribunal. Cette longue scène dialoguée fut critiquée, non sans raisons. L'auteur y fut-il contraint par insuffisance de crédits, ou se plût-il à jouer la difficulté ? Si cette partie du film est la moins bonne, c'est en effet celle où M. Frank Capra affirme le mieux sa maîtrise. Sans trucs, sans recours à des hors-d'œuvre inutiles, sans que le ton faiblisse ni éclate en morceaux de bravoure, il réussit. Avec lui triomphe un interprète hors de pair, M. Gary Cooper, dont l'aisance est magistrale. A son côté, un de ces êtres que Dieu créa pour se plaire à les voir du ciel évoluer sur terre : fabriquée par un étonnant sculpteur, une jeune femme pleine d'esprit et si simple qu'on ne penserait pas que son rôle n'était pas si facile à tenir, Mlle Jean Arthur (qui fait, dans *Mon ex-femme détective* une création plus charmante encore).

M. Clarence Brown montre, dans *Sa femme et sa dactylo* (pourquoi n'avoir pas dit, plus littéralement et plus exactement *Entre sa femme et sa dactylo* ?) ce dont il est capable lorsqu'il est mis à l'abri de stars aussi intimidantes que Mmes Joan Crawford et Greta Garbo. Son film, s'il était moins parlant, serait parfait. L'éloge est moindre qu'il ne paraît, car il sous-entend surtout une perfection technique. Le sujet a pourtant le mérite à nos yeux d'être typiquement américain. Le meilleur mari de la terre ne peut offrir à sa femme que de l'argent et sa vie intérieure, c'est-à-dire, aux Etats-Unis, de l'argent et beaucoup de baisers, spontanés comme tout ce

qui est agréable. Ses pensées, c'est-à-dire ses affaires, il les partage avec sa secrétaire. Supposez qu'elle ait tous les charmes, que son patron ne s'en émeuve que le jour où, par jalousie, sa femme lui ouvre les yeux, et arrangez avec cela ce que vous voudrez. M. Clarence Brown a arrangé quelque chose de très gentil. On en souriait à Paris, où les secrétaires se vantent de n'être pas niaises. Je ne crois pas qu'il faille regretter que le contrôle de M. Hays ait empêché M. Clarence Brown de pousser les choses à fond. Cette entrave l'a conduit à seulement indiquer la naissance des sentiments. Sa comédie pourrait s'intituler : *Induisez-nous en tentations*. Tout en indications, elle est joliment traitée, comme couverte d'un brouillard quelquefois poétique. C'en est à se demander si — l'art étant fait de contrainte — certains directeurs américains, et leurs stars, ne sont pas redevables à la censure de leur virtuosité. Ces stars, M. Clark Gable, Mlles Myrna Loy et Jean Harlow, sont, une fois de plus excellentes, la dernière même, pour parler comme en certain poste militaire, terrassante. L'on ne saurait trop admirer, trop respectueusement admirer, la vérité, la discipline de ce jeu, le souci de l'œuvre qu'elles impliquent, et ces trois grandes vedettes, mises nez à nez, dont l'accord est si homogène qu'elle se font mutuellement valoir.

Les critiques ont jugé *Suivons la flotte* inférieur à *Top Hat*, à *Roberta*, à *La gaie Divorcée*. Il n'y a rien à dire de *Suivons la flotte*, que ceci : Fred Astaire et Mlle Ginger Rogers y dansent. Ils dansent comme chante un poète. Ils sont, un instant, de petits dieux.

D'autres films pourraient être cités pour de sérieux mérites (le plus souvent pour le mérite des acteurs). Nous n'avons, hélas, pas pu voir Mlle Bette Davis, sans doute la plus experte comédienne de Hollywood, dans les rôles qui lui valurent le prix de la meilleure interprétation de l'année. Et l'on attendait les dernières créations de Kay Francis, de Sylvia Sidney dans un film en couleurs, et de Catherine Hepburn, dirigée par Ford.

Hollywood n'est pas près de perdre sa couronne. Si les producteurs, comme on l'assure, ne s'y soucient pas de « faire de l'art », c'est que la loi de causalité ne vaut pas pour le Nouveau Monde. C'est là qu'une nouvelle poésie, apportée par Max Linder, a fleuri aussitôt avec Mary Pickford, Lilian Gish et Charlot. Elle n'a pas cessé d'enfanter : Walt Disney et quel-

ques grands comiques. Un des amants les plus fervents de toutes les poésies du passé, authentique poète lui-même, à l'issue d'un régal de haute littérature, pour se débarrasser de cette mort, criait : *Mickey, Mickey !* On reproche aux Américains de faire des films à la série, mais c'est la méthode des fleuristes précisément, et de ces autres Californiens, facteurs de fruits. S'il est vrai qu'un bon film a souvent piteuse descendance, de *J'épouse le patron* (*Mon mari le patron*), par exemple, qui n'avait de bon que le talent de Mlle Colbert, est sorti *Entre sa femme et sa dactylo*.

De ces instruments si parfaits, il serait possible, à coup sûr, de tirer un meilleur parti. Au train où vont les choses, Hollywood ne dépassera pas Marivaux. Séparé du monde, il travaille pour le monde entier. Pour qu'il gagne en profondeur, en humanité, nous voudrions, sans l'espérer, qu'il fût résolument américain. Et, comme l'Eglise admet les saints, que les firmes sachent desserrer leur discipline en faveur des plus grands talents.

MARY BRENTOME.

P.S. — Le « Triomphe », de Casablanca, donnait tout récemment, moins d'un an après la première représentation à New-York, le *Songe d'une nuit d'été*, en version originale. Nous souhaitons ardemment que le public témoigne par son affluence qu'il estime qu'un film *doublé* n'est plus un film, mais non certes que l'on reprenne l'ouvrage de M. Max Reinhardt. Une matérialité sans sublime. La technique accomplie de l'opérateur (un Carrière photographe) au service de cette « mise en scène » de grande foire finit par irriter, comme irritait les ménagères de l'ancienne bourgeoisie le geste de « jeter le pain ». Devant ce massacre de toute poésie, la troupe semblait sur l'écran aussi désarmée que moi-même : Mlle Anita Louise, fée plus jolie que nature, paraissait terrorisée ; Mlle de Haviland ne cessait de secouer la tête dans le geste qui dit non ; la mieux lotie était la fine Jean Muir dans son rôle de désespérée. Le début donne de l'espoir. La partie bouffonne, centrée autour du rôle de Bottom, bien tenu par M. James Cagney, quoiqu'un peu lourde, part d'un bon mouvement. Surtout, le passage de la fable sur le plan féérique est délicat : quelques fleurs, un pré, quelques arbres, quelques bêtes dans un arrêt de toute action : l'atmosphère est donnée. Je me croyais au cinéma : j'étais au théâtre, quand la scène, après le lever du rideau, attend un peu l'arrivée des acteurs. Chaque décor de ce film, chaque personnage semblent avoir été dessinés (non sans bonheur parfois) dans une forme définitive, où ils demeurent jusqu'à la fin figés. Avoir fait du cinéma immobile et du Shakespeare monotone, c'est une réussite, en un genre.

Dans ce spectacle du « Triomphe », le féérique était fourni par un dessin animé réussi. En « lever de rideau », quelques vues, belles à pleurer, de la poignante New-York.

« LES CAHIERS DE BARBARIE »

*Collection de poésie et de critique
publiée par les soins d'Armand Guibert*

46, rue de Naples - Tunis

« LE FEU »

Organe du régionalisme méditerranéen, directeur :
Joseph d'Arbaud

Aix-en-Provence

« LES CAHIERS DU SUD »

Directeur : Jean Ballard

10, Cours du Vieux-Port - Marseille

« SUD-MAGAZINE »

38, rue Vacon - Marseille

« LE BULLETIN DES LETTRES »

10, rue du Président-Carnot, Lyon
chez Lardanchet

« PORZA »

Cercle de coopération intellectuelle

14, rue de l'Assomption - Paris

JULES BORELY

Ahmed et Zohra, Fernand Sorlot, éd., 15 fr.

YGGDRASILL

*Bulletin mensuel de la poésie
en France et à l'étranger*

Abonnement : 20 frs - chez M. Raymond Schwab,
79, Bd. Saint-Michel, Paris (Ch. P. Paris 359.03)

BULLETIN ECONOMIQUE DU MAROC

trimestriel

*édité par la Société d'Etudes Economiques et
Statistiques - Recette postale de Rabat-Résidence*

Abonnement annuel : 50 fr.

FRANÇOIS BERTHAULT

Vaisseaux scolaires

Ed. Corrèa, 8, rue Sainte-Beuve, 12 frs

LES ÉDITIONS DU MOGHREB

Rues de Tours et Georges-Mercié
CASABLANCA

Robert BOUTET : « La Dame de Bou-Laouane », roman marocain,	un v.	12 frs
Robert BOUTET : « Caravanes d'acier »	un v.	12 frs
Vincent BERGER : « Les Ponctionnaires », fantaisies marocaines. Illustrations de Renato Ferraciu	un v.	12 frs
Edition de luxe	un v.	30 frs
Anne du CHATEL : « Chansons d'Amour et de Jeunesse », Illustrations de Jarny-Brindeau ..	un v.	6 frs
Marc de MAZIERES : « Promenades à Fès », avec 16 hors texte en héliogravure. Préface du Maréchal Lyautey	un v.	15 frs
Georges LOUIS : « Un Tour d'Horizon au Maroc »	un v.	2 50
Henri RAINALDY : « Daxo », roman	un v.	20 frs
Charles DIEGO : « Sahara », roman marocain un v.		15 frs
Paul GIEURE : « Nour el Aïn » roman marocain un v.		12 frs
PIERSUIS : « Bourrasque bédouine », romain marocain	un v.	15 frs
Jean SERMAYE : « Barga, Maître de la Brousse », roman	un v.	15 frs
René RENARD : « Commentaires Philosophiques et Politiques.		
René GUILLOT : « Ras el Gua poste du sud » roman des Sables	un v.	12 frs
Barthélémy AILLET : « Escortes », roman maritime	un v.	15 frs

Les ouvrages publiés par **Les Editions du Moghreb** sont en vente dans les principales librairies Maroc, Algérie, Tunisie, France.

LIGUE CONTRE L'ENLAIDISSEMENT DE LA FRANCE

18, rue Séguier - Paris VI°

1° *Maintenir intacte la beauté créée par la nature et par les hommes ;*

2° *S'opposer à la réalisation de toute œuvre indigne de notre sol, à tout projet constituant un acte d'agression contre les traditions de l'Art français ;*

3° *Faire œuvre d'action en veillant à une saine conception des programmes imposés et en appuyant, hors de toute tendance et de toute doctrine, le choix des artistes capables de créer des œuvres nationales ;*

4° *Aider les pouvoirs publics à s'appuyer sur une opinion alertée et faire auprès d'eux des démarches que doivent rendre efficaces l'autorité et le nombre de ceux qui se joindront à nous.*

Font, entre autres, partie du comité :

Gaston BATY, Julien CAIN, CAMPINCHI, Cte J. de CASTELLANE, André CHAMSON, COLETTE, Raoul DAUTRY, Docteur DEBAT, Dr. DESMARET, Daniel DREYFUS, Henri DUVERNOIS, Jean FAYARD, FELS, FOCILLON, Louis GILLET, Jean GIRAUDOUX, GRAPPE, Georges GUIFFREY, Louis JOUVET, LHOÏE, Maurice MAETERLINCK, Marquise de MAILLÉ, Adrien MARQUET, François MAURIAC, André MAUROIS, Georges MONNET, Charles PEIGNOT, Philippe de ROTHSCHILD, Jacques ROUCHÉ, A. de SAINT-EXUPÉRY, Dr. L. PASTEUR VALLERY-RADOT, Jean-Louis VAUDOYER, etc.

On peut adhérer à la Ligue contre l'enlaidissement de la France : En tant que membre adhérent (5 fr. par an), actif (20 fr. par an), sociétaire (100 fr. par an), bienfaiteur (1.000 fr. par an).

●
IMPRIMERIES
RÉUNIES
CASABLANCA

